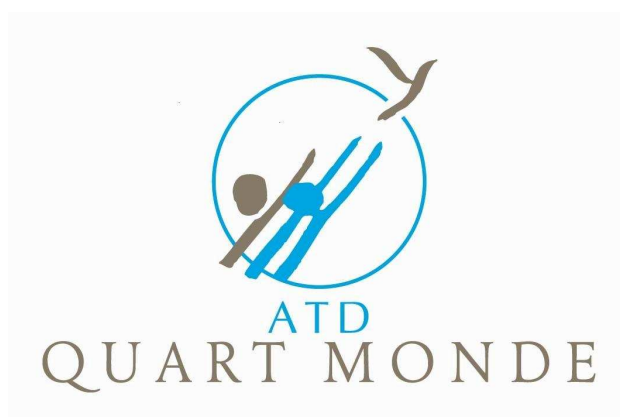


6^{ème} rencontre du réseau Wresinski culture
Mouvement ATD Quart Monde

8 décembre 2006
Musée français de la carte à jouer
Issy les Moulineaux



L'auto évaluation de projets artistiques et culturels

Réseau Wresinski culture - Mouvement ATD Quart Monde
33 rue Bergère 75009 Paris- tél. 01.42.46.81.95
reseau.culture@atd-quartmonde.org

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
A/ RESTITUTION DE LA PLÉNIÈRE	
1. Présentation de l'évaluation finale d'un atelier d'écriture mené pendant 5 ans par ATD Quart Monde avec des enfants et des adolescents, en Bretagne.	7
2. Présentation de « l'auto évaluation assistée » de Solexine à Grenoble	15
B/ RESTITUTION DES ÉCHANGES EN GROUPES	
I/- Éléments de définition : Evaluation, auto évaluation, de quoi parle-t-on ?	21
1. L'initiateur de l'auto évaluation	
2. L'auto évaluation intervient au sein de l'action ou au terme d'un projet.	
II-/ Une auto évaluation pour quoi faire ?	22
1. Evaluer le fonctionnement de l'action et la transformer au regard de ce qu'il s'y vit ou ce que l'on voudrait qu'il s'y vive, de ce que l'on constate,...	
2. Au-delà du fonctionnement de l'action, auto-évaluer pour se réinterroger sur le sens de l'action menée.	25
III/- Que faut-il évaluer ? -Ce qui prévaut sur l'action elle-même	
1. Quels critères ? Le choix des critères d'auto évaluation informent sur le contenu de l'évaluation. Dépasser les critères quantitatifs pour des critères qualitatifs.	26
2. Evaluer comment les projets peuvent avoir un impact dans la vie des participants mais attention, sans contrôle des personnes et sans interprétation hâtive.	28
3. Faire confiance au temps en ayant créé un état de vigilance	30
4. Dans ces conditions, on peut évaluer le chemin parcouru et positiver, considérer le projet non pas comme une fin en soi mais comme une étape dans la vie des personnes.	32
5. Evaluer les effets transformateurs de l'action sur l'institution où elle est menée	34
6. Evaluer les effets d'une action sur un territoire, un quartier, au-delà des participants et des équipes concernées.	35

IV- Avec qui faire une auto évaluation ? Du plus simple au plus complexe, mais aussi du plus loin au plus proche de la réalité vécue : avec les partenaires, avec son équipe, avec les participants à l'action.

1. Evaluer les projets en équipe restreinte et partager cette évaluation plus largement au sein de la structure, le cas échéant. 36
2. Evaluer avec les partenaires de l'action 37
3. Mais quand les personnes changent ? 39
4. L'évaluation, un processus déductif et inductif 40
5. Pourquoi évaluer aussi avec « le public », les participants à l'action ? 41

V/- Comment associer les participants à l'évaluation du projet, avec quels outils et dans quels temps ?

1. La participation du « public » pose la question du temps propre à l'évaluation 43
2. Comment permettre la participation de tous, libérer la parole de ceux qui n'osent pas parler, qui n'ont pas confiance en eux, qui ne sont pas à l'aise avec l'écrit mais dont la contribution est pourtant indispensable à la validité du résultat ? 44
3. Quelques outils repérés, expérimentés, pour construire le cheminement de l'action mais aussi l'évaluer
 - Les photos, les albums 46
 - Des temps de discussion conviviale pendant lesquels les participants s'approprient collectivement le projet et entrent dans une démarche d'évaluation 47
 - les spectacles, les expositions pour « donner à voir » 47

VI- En amont d'une auto évaluation finale : la valeur particulière des écrits au fil de l'action comme support, outil privilégié, de l'auto évaluation. 49

VII- La « sollicitation d'un tiers » dans le travail d'auto évaluation, non pas dans le cadre d'un contrôle, mais pour bénéficier d'un regard extérieur bienveillant qui aide à prendre du recul et à se poser quelques questions. 50

CONCLUSION 52

PRÉSENTATION DES PERSONNES QUI ONT PRIS LA PAROLE 53

QU'EST-CE QU'UN RÉSEAU WRESINSKI DU MOUVEMENT ATD QUART MONDE ? 59

QU'EST-CE QUE LE RÉSEAU WRESINSKI CULTURE ? 60

LEXIQUE 61

INTRODUCTION

La sixième rencontre nationale du réseau Wresinski culture a pris pour thème de réflexion :

L'auto évaluation de projets artistiques et culturels

L'évaluation peut prendre différentes formes. De quoi souhaitons-nous parler ?

Nous n'avons pas abordé la question des audits, c'est-à-dire des évaluations faites pour de multiples raisons par un expert extérieur. **Nous souhaitons échanger sur l'évaluation interne ou ce que certains appellent l'auto évaluation, c'est-à-dire l'évaluation initiée par les acteurs de l'action, c'est-à-dire nous-mêmes.** Ce type d'évaluation n'empêche pas le recours à un accompagnement méthodologique extérieur qui va aider à problématiser, questionner le sens mais qui n'interviendra pas sur les problèmes de fond, objets de l'évaluation. Cette évaluation peut être utilisée pour justifier d'une action auprès d'un financeur, mais elle ne se réduit pas à cet objectif.

Deux interventions dans la matinée ont illustré ce type d'évaluation :

- Nathalie Gendre, volontaire du Mouvement ATD Quart Monde avec l'évaluation de l'atelier d'écriture mené dans le Canton d'Antrain en Bretagne,
- Pierre Roy et Fabienne Remeuf, salariés de l'association Solexine pour « l'auto évaluation assistée » qui a été menée au sein de leur association.

Pourquoi mener une auto évaluation ou une évaluation interne de nos actions ?

Parce que nous recherchons les moyens de nous former à construire du sens, à donner de la valeur à ce que nous faisons, sur ce que nous tentons de transformer.

En ouverture de journée, nous avons partagé un certain nombre de **points de connaissance théorique sur l'évaluation**, préparés par l'équipe d'animation du réseau :

Martine Abbadie Dalemont, membre du réseau Wresinski culture, a soutenu un mémoire de master professionnel à l'université d'Aix Marseille 1 sur **l'évaluation au service des organisations de l'économie sociale et solidaire**. Elle n'a pas pu être présente à cette rencontre mais nous a transmis une contribution dont nous avons extrait quelques éléments :

Martine Abbadie Dalemont nous met en garde sur un point : « les outils de l'évaluation sont secondaires, ce qui importe c'est le projet d'évaluation. Ce dernier pose en permanence la question du sens de ce que l'on fait et de ce que l'on veut faire et redonne du pouvoir aux acteurs qui l'habitent. A l'inverse, entrer dans l'évaluation par les outils, c'est courir le risque de parler à la place de l'autre, de lui imposer le sens de ce qu'il devra faire ».

Elle explique également qu'il faut « repérer les contradictions entre la logique de contrôle et la logique de promotion des possibles. » Cette contradiction doit être assumée. « Le contrôle n'est qu'un versant de l'évaluation. Il est légitime et nécessaire. Il n'est dangereux que s'il est survalorisé. »

Nous nous sommes également référés au « **guide méthodologique pour évaluer actions associatives et projets collectifs** » de l'association Fonda Rhône Alpes ¹ :

« L'auto évaluation consiste essentiellement à réaliser un travail d'explicitation, afin de définir la valeur de ce qui n'est pas visible.

Elle vise à apprécier les conditions de réalisation d'un objectif, à travers un projet ou une activité. Elle peut être utilisée comme un outil pédagogique, d'évolution, d'aide à la décision, de vérification de la validité des objectifs de départ... »

L'auto évaluation est donc une évaluation par les acteurs concernés de leur action et de leur projet. Il s'agit de les amener à analyser le cheminement qui les conduit de leurs objectifs, méthodes, mode de fonctionnement et activités aux résultats souhaités, au regard des réalités qu'ils souhaitent améliorer et transformer. (p 46)

(...)

Il convient, en outre -pour préciser l'idée que l'évaluation est avant tout l'apprentissage et l'exercice d'une faculté de juger partagée -de rappeler qu'évaluer (porter ensemble un jugement de valeur sur..) n'est ni valoriser (donner de la valeur à...) ni valider (vérifier les conditions requises, formelles ou informelles pour...).

L'évaluation peut tout à fait retirer de la valeur à... ou constater que les conditions ne sont pas requises pour... et cependant, reconnaître la pertinence d'une action dans une situation donnée.

Enfin, il y a toujours dans une auto évaluation une volonté d'aider les acteurs dans leur prise de conscience des situations qu'ils vivent, dans la recherche d'amélioration de ces situations au regard des critères qu'ils auront, définis, retenus et/ou réactualisés. L'évaluation a une fonction pédagogique certaine. (p71)

Enfin, nous nous sommes aussi appuyés sur les conseils d' **Emmanuel Wallon, sociologue, spécialisé en sociologie politique et en particulier sur les politiques culturelles**. Il a notamment été de 1998 à 2003, président de *Hors les murs*, une association nationale pour le développement des arts de la rue et des arts de la piste.

Emmanuel Wallon avait été invité à participer, ainsi que le Mouvement ATD Quart Monde, à un groupe de travail initié par la Fondation de France. Ce groupe « La culture à travers champs » animé par Florence Castera, responsable du *Département culture, enfance et environnement*, avait pour « mission d'étudier et de comprendre pourquoi de plus en plus de projets culturels et artistiques apparaissent dans les programmes de la Fondation dans tous les domaines (santé, culture, enfance, personnes âgées, environnement...) et de se donner les moyens de les évaluer... »

¹ Ce guide de 126 pages peut être commandé au prix unitaire de 20 euros à la Fonda Rhône-Alpes - 34, rue casimir Périer, 69002 Lyon - tél 04 78 37 94 30 - fax 04 7838 2143 - fondara@free.fr - www.fonda.asso.fr

Dans ce cadre, l'intervention d'Emmanuel Wallon le 29 septembre 2006 avait pour objectif, « de présenter son analyse sur le développement de l'intégration dans les projets sociaux de la composante culturelle, en France, d'un point de vue historique, mais aussi à l'étranger. Et aussi de donner son point de vue sur l'implication récente d'une génération d'artistes qui conçoivent leur travail en lien direct avec leur public, faisant des enjeux sociaux la matière même de leur pratique. »

A cette occasion, il a pu nous rappeler que « l'art, ce n'est pas transmettre mais transformer ».

Le groupe lui a demandé son point de vue sur l'évaluation des projets artistiques et culturels. Comment les évaluer ?

Il a alors expliqué qu'il faut « faire la différence entre les traces de l'œuvre qui restent, y compris un événement, et puis le récit. L'évaluation peut porter sur l'œuvre produite, sur un événement, et sur les récits. » Ce sont les récits qui lui semblent particulièrement importants. Il précise que ce qui est intéressant, c'est de voir ce qui surgit des récits, malgré eux. « Demandez aux personnes de raconter, conseille t-il, et ne leur demandez pas ce que cela leur a apporté. Les questions doivent toujours être actives, amener des modifications, aller au-delà de la recherche de l'évaluateur. C'est la condition pour être plus prêt de la réalité objective. Quelque soit le système d'évaluation, il ressemble à autre chose que prévu, il se transforme en cours. Il faut le faire reposer sur un ou deux éléments déterminants sans que le système ne soit calé pour toujours.

Répondre simplement à -qui, quand, quoi, où, avec qui- pour que l'on comprenne ce qui s'est passé plutôt que : « objectifs, mise en œuvre... ». Ne pas perdre la réalité vivante des choses.

L'évaluation c'est pour dire : il y a des possibles dans nos vies, il y a des choses qui me touchent. Elle est faite essentiellement pour que chacun puisse s'interroger sur ce qu'il fait. »

Les deux évaluations suivantes n'ont pas valeur de modèle pour tous et pour tous les projets. C'est uniquement parce que dans les deux cas, l'évaluation a été très approfondie, que nous avons pensé qu'elles pourraient nous aider, au travers de ces expériences vécues, à entrer dans la problématique d'une évaluation interne : son origine, ses conditions, sa mise en œuvre, ses difficultés, ses conséquences...

Leur présentation, dans un échange avec les participants à la journée, a eu pour intérêt d'attirer notre attention sur l'essentiel et de nous donner des pistes concrètes pour nos propres projets d'évaluation.

A/ RESTITUTION DE LA PLÉNIERE

1. Présentation de l'évaluation finale d'un atelier d'écriture mené pendant 5 ans par ATD Quart Monde avec des enfants et des adolescents, en Bretagne, dans un canton rural.

Synthèse de l'intervention de Nathalie Gendre, volontaire du Mouvement ATD Quart Monde :

Contexte de l'action menée

Une première évaluation de l'ensemble des actions culturelles (bibliothèques de rue, colportage de livres, semaines de l'avenir partagé...) menées par le Mouvement ATD Quart Monde dans le canton d'Antrain en Bretagne avait été menée. Un projet d'atelier d'écriture naît de ce que les personnes expriment à l'occasion de cette évaluation.

Il s'agira d'un atelier d'écriture hebdomadaire, mené avec des enfants principalement et quelques adolescents dans le canton d'Antrain (10 communes) en Bretagne, pendant cinq ans. Les séances auront lieu tour à tour dans l'une des six bibliothèques du canton afin de rendre l'action publique.

Les différents acteurs du projet :

- des permanents du mouvement ATD Quart Monde chargés du montage du projet et de son suivi, des relations avec les enfants et leurs familles, de l'organisation de sorties culturelles et de différentes expositions de travaux au niveau local, régional et national,
- les enfants et leurs familles,
- un écrivain qui a mené un atelier d'écriture de qualité, avec son savoir-faire mais qui a dû le réadapter pour que les enfants les plus défavorisés puissent avoir une expression.
- un professeur d'arts plastiques dans un collège du canton, qui a mené l'atelier de gravure.

« Nous avons bénéficié d'un contexte privilégié. Il faut le dire sinon ce ne serait pas très juste. L'équipe n'a pas changé, ni l'écrivain, ni le professeur d'arts plastiques. Parfois nous avons accueilli des stagiaires mais il y a toujours eu un noyau de base. C'est ce noyau de base qui s'est engagé dans le travail d'évaluation. Le partenaire culturel du canton d'Antrain a été le même pendant quatre ans consécutifs, après il y a eu des changements. En revanche, les bénévoles ont beaucoup changé. Les personnes chargées du transport étaient parfois nouvelles, les interviewers pour l'évaluation aussi. Mais les maires et les bibliothécaires n'ont pas changé. En milieu rural, les personnes ne tournent pas autant qu'en ville. Pour un travail mené dans la durée, cela aide. »

Chaque enfant participait à l'atelier tous les quinze jours pendant une heure et demie. L'augmentation de la demande a conduit à faire des groupes. Pour les adolescents, l'atelier avait lieu à toutes les vacances scolaires.

« Quand on dit une heure et demie, il faut comprendre deux heures de transport pour aller chercher les enfants qui ne viendraient pas si on n'allait pas les chercher, une heure et demie d'action, deux heures pour le retour et ensuite prendre le temps avec les parents et les différentes personnes. »

Parallèlement, tous les quinze jours, afin de ne pas être trop nombreux pour travailler, les enfants se rendaient au collège, à l'atelier d'arts plastiques. Les groupes n'ont pas changé pour que les enfants aient le temps de se connaître, de s'approprier.

« Si l'un des enfants nous demandait de changer, c'était possible. Ensuite, les groupes se retrouvaient sur toute l'année scolaire. A la fin de l'année, des enfants arrêtaient, d'autres continuaient l'année suivante. « Les enfants repères » (explication dans le§ ci-dessous) qui se nomment dans l'évaluation Julie et Aurore, ont participé les cinq années. Certains ont participé deux, trois, cinq ans... Certains sont passés pendant ces années dans le groupe des ados. Des enfants auraient voulu participer dès 6 ans mais nous les avons accepté à partir de 8 ans afin qu'ils maîtrisent suffisamment l'écriture et la lecture. «

Objectif pendant toute la durée de l'action

A partir de cet atelier d'écriture et des enfants les plus défavorisés, permettre une rencontre entre des enfants de tous milieux.

« C'est l'objectif que nous avons absolument voulu tenir pendant ces 5 années. Tout au long de l'action, j'ai toujours eu des enfants que j'ai appelé « **des enfants repères** », des enfants particulièrement isolés, exclus, qui ne parlent à personne, qui n'ont pas d'amis. **Nous avons mené notre travail d'équipe à partir de ce questionnement permanent : ces enfants-là ont-ils une vraie place dans l'atelier ? Comment bâtir l'action à partir d'eux et permettre que d'autres enfants y participent. Et non l'inverse.** »

Ensuite nous n'avons absolument pas d'autres objectifs préétablis. Chaque année les enfants réalisaient et disposaient pour eux-mêmes de petits carnets ludiques avec dessins et gravure. Nous avons aussi réalisé de grands livres collectifs. Et puis un projet de livre a émané d'un des enfants qui a dit : « puisqu'on écrit, j'espère qu'on va faire un livre ! » A partir de là, nous nous sommes dit qu'il fallait s'y mettre. Il y a eu tout un travail collectif avec les enfants, pour bâtir une maquette, choisir les textes, trouver un équilibre entre les textes. Cela a duré toute une année. Le professeur d'arts plastiques y a été associé pour un beau résultat. »

Les objectifs de l'évaluation finale

1 - Evaluer la réalisation de l'objectif de l'action pour **mettre à jour et comprendre les conditions qui ont permis la participation des enfants les plus exclus, celle des autres enfants, la rencontre entre les enfants de différents milieux, et la réalité du changement de regard de part et d'autre.**

- **Une évolution des méthodes pour l'écrivain**

« L'écrivain, Nicole Laurent Catrice a du faire évoluer ses méthodes, en fonction des échecs que nous avons rencontrés ensemble. Elle a travaillé par exemple sur les sens (l'ouïe, le toucher), sur les objets, le jeu, pour amener les enfants à s'exprimer, voire à s'exprimer entre eux, avant de passer au travail d'écriture en tant que tel. Nous avons travaillé avec des mots-clés, cherché des expressions, regardé des images. Au cours de l'évaluation, elle a dit combien elle avait dû remettre en cause sa pratique dont une partie n'était pas adaptée aux enfants qu'elle rencontrait. Elle a dû beaucoup travailler pour pouvoir aboutir à quelque chose. »

- **Le transport, un élément clé**

Le transport a permis de favoriser les relations entre les enfants et avec des adultes. Plutôt que de répondre elle-même à tous les besoins, l'équipe a cherché comment faire de cette obligation, une occasion de rencontre.

« Nous n'avons jamais utilisé de mini-bus. Nous avons plutôt voulu encourager des personnes du canton à organiser le transport. Des parents, une bibliothécaire, une dame retraitée ont effectué les déplacements. Nous allions aussi chercher quelques enfants qui ne voulaient pas que d'autres adultes viennent les chercher, pour ne pas montrer où ils habitaient, ne pas montrer leurs conditions de vie. D'autres enfants transportés dans la voiture remarquaient où ceux-là habitaient. C'était une première étape.

Je me souviens d'un enfant qui au début nous demandait de nous arrêter 300 mètres au bout du chemin. Et puis progressivement au cours de l'année il a demandé à ce qu'on l'emène jusque chez lui. Nous avons trouvé une ancienne institutrice du canton qui souhaitait faire ces trajets. Elle nous a dit qu'elle n'aurait jamais imaginé les conditions dans lesquelles vivait une des familles dont elle avait eu en classe, plusieurs enfants. Elle nous a expliqué que cela avait transformé complètement ce qu'elle en pensait et qu'elle aurait aimé le savoir avant. Elle a même emmené chez elle, l'enfant de cette famille qui participait à l'atelier. Elle a pris du temps pour discuter avec les parents. Et quand ce n'était pas elle qui venait chercher l'enfant, il demandait des explications. Une relation amicale s'est bâtie entre la famille et cette personne grâce au transport. «

2 - Ouverture à d'autres questionnements révélés par l'évaluation

« Nous avons recueilli de très nombreux éléments en dehors du champ de ce que nous voulions évaluer. Nous les avons triés par thèmes récurrents, en particulier ceux qui

nous interpellait ou pouvaient intéresser d'autres. Concrètement, nous avons découpés les interviews en petits morceaux. Chaque morceau entrain dans une ou plusieurs cases, et était référencé par un numéro correspondant à chaque personne interviewée. »

3 - Etablir une base de dialogue entre les différents partenaires

« C'était redonner aux partenaires tout le travail que l'on avait bâti avec eux, auquel ils avaient participé. C'était important pour la DRAC bien sûr mais aussi vis-à-vis des parents et des enfants. »

Divers partenariats ont été menés pendant la durée de l'action :

- avec l'Education Nationale via plusieurs écoles primaires du canton, un collège et le rectorat,
- six bibliothèques,
- le Centre Départemental d'Action Sociale,
- la communauté de communes.

4 - Etre un outil pour l'avenir local du projet

Cette évaluation a été importante pour savoir s'il fallait pérenniser ou pas ce travail et pour déterminer les évolutions envisageables dans les suites du travail mené par le Mouvement ATD Quart Monde dans le canton d'Antrain.

5 - les outils utilisés :

« Nous avons aussi voulu **évaluer les outils que nous utilisons pour aller à la rencontre des familles très défavorisées**. A ATD Quart Monde, nous avons un support privilégié qui sont les albums photos. Nous allions régulièrement dans l'année à la rencontre des enfants, des parents, y compris à domicile, avec les albums des photos prises au cours des ateliers, puis avec la maquette du livre de poésie. Ainsi qu'après des différents partenaires. Ces outils libèrent la parole. Nous avons noté tout ce que nous disaient les personnes rencontrées et cela a aussi fait partie de ce que nous avons intégré dans l'évaluation. »

6 - les changements dans la vie des personnes, dans le regard porté les uns sur les autres

« Nous avons aussi envie **d'évaluer ce que l'atelier d'écriture avait changé pour les enfants, pour les familles**. Ce n'est pas forcément très facile à évaluer parce que cela passe par des petites choses. Cette recherche représente un gros chapitre de l'évaluation.

Ce que je retiens de mémoire de plus fort : il y a des enfants qui sans être de milieux favorisés ont dit qu'il n'aurait jamais rencontré nos « enfants repères » s'ils n'avaient pas participé à l'atelier. C'est quelque chose qui est revenu très souvent Cela veut dire oser se parler, faire une activité ensemble. Ils se voyaient de loin mais sans plus. Et puis beaucoup ont dit : « en fait, ils sont comme nous ! » Ils ont exprimé la difficulté d'écrire

pour chacun d'entre eux, indépendamment d'un niveau scolaire. Personnellement j'ai souvent été très touchée par des textes d'enfants qui vivaient des choses très difficiles parce que c'était des mots simples, c'était très profond. Et les autres enfants en étaient souvent épatés.

Par exemple, Julie a sympathisé avec une autre enfant. Mais cela a été très long. Au début elles se disputaient sans arrêt. Vous imaginez aussi que les ateliers d'écriture n'étaient pas toujours très calmes. Quelquefois on n'avait rien fait de l'après-midi. Mais elles se sont apprivoisé progressivement jusqu'à devenir des amies. Si l'une allait quelque part, l'autre y allait aussi... Elles s'invitaient à des anniversaires. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que cela veut dire, d'oser faire entrer des gens dans sa maison alors que l'on n'a jamais osé faire entrer personne. Et inversement, oser inviter quelqu'un et subir le regard des autres copains parce qu'on a invité untel. Quand je parle de gestes, ce sont des choses toutes simples de la vie quotidienne. Je ne peux pas mesurer ce qui se passe après.

Concernant le regard des uns sur les autres, c'est difficile à mettre à jour. Mais des parents nous ont parlé de leur changement de point de vue. En parlant de la pharmacienne par exemple, qu'il connaisse dans un autre contexte et dont la fille participait, une maman a dit que maintenant elles se parlaient dans la rue, alors qu'avant elles n'osaient pas. Même chose avec le fils de la boulangère qui était là et qui fait que maintenant on ose parler avec la boulangère. Inversement, une maman a dit qu'elle avait un regard très négatif sur une famille parce qu'elle la connaît pour d'autres raisons mais que grâce à sa fille, elle a appris à connaître l'enfant de cette famille et à ne plus la regarder de la même façon. Elle a expliqué qu'elle essaie de comprendre mais que ce n'est pas facile pour autant de l'expliquer à d'autres personnes.

Nous avons comme **objectif sous-jacent que les enfants qui participaient à l'atelier, puissent rejoindre d'autres activités culturelles menées dans le canton.** L'atelier d'écriture ne devait pas constituer un enfermement. Tout de suite après, cela n'était pas très facile à évaluer parce que les enfants étaient encore dans l'atelier. Mais nous avons pu voir que certains enfants participaient à autre chose. J'ai l'occasion aujourd'hui d'avoir des nouvelles de quelques enfants qui sont devenus adolescents. Leur vie n'a pas changé complètement. Il ne faut pas rêver. Mais je sais par ce qu'ils en disent à des personnes que je connais ou à moi-même quand j'ai l'occasion de les revoir, que des projets comme ceux-ci, que ce soit la bibliothèque de rue ou l'atelier d'écriture, les ont marqués dans leur vie. Des anciens de l'atelier d'écriture forment aujourd'hui un groupe de jeunes sur le canton qui cherche à être solidaires d'autres. «

Déroulement de l'évaluation finale

L'évaluation finale a pris appui sur l'évaluation programmation réalisée chaque année et rendue à la DRAC Bretagne qui finançait l'action. Ce travail permettait de définir chaque année un objectif visé plus précis ainsi que les moyens à mettre en œuvre pour sa réalisation, puis en fin d'année de rendre compte de l'action en terme d'objectif atteint,

à travers des exemples précis de ce qui s'était passé dans l'atelier d'écriture, pour les enfants et entre les enfants.

L'évaluation finale a duré 18 mois. Elle a été financée pratiquement complètement par la DRAC. Elle a mobilisé trois membres actifs du Mouvement ATD Quart Monde et quinze bénévoles pour les interviews. Toutes les évaluations ne bénéficient pas de ces conditions favorables.

« Nous avons choisi de faire cette évaluation parce qu'elle représentait un outil pour l'avenir et que nous avons les moyens de la faire, à la fois les moyens financiers et les moyens humains. »

Une évaluation finale sous le regard et avec les conseils bienveillants d'un référent extérieur

Le travail d'évaluation finale a été fait avec le regard et les conseils de Philippe Sahuc, professeur de sociologie rurale. Il avait à la fois l'expérience de l'évaluation et celle du monde rural. Une stagiaire d'une école d'agronomie a apporté une aide opérationnelle pour l'évaluation, pendant un an :

« Nous avons voulu donner de la crédibilité à ce travail vis-à-vis de nos partenaires extérieurs. Philippe Sahuc nous y a aidés en attirant par exemple notre attention sur le risque de censure même involontaire : s'il n'y a qu'une ou deux personnes qui disent quelque chose, cela a de la valeur en soi et peut rejoindre l'avis d'autres personnes. Il ne faut donc pas attendre qu'il y en ait dix pour prendre en compte ce qu'elles disent. Ce n'est pas uniquement la quantité de matériaux dans chaque thème qui détermine l'intérêt. Quelquefois, une ou deux remarques pertinentes peuvent profiter à l'ensemble.

Il nous a incités à ne pas passer sur ce que nous avons appelé « les contre effets de l'atelier d'écriture », les réticences ou les choses négatives révélées à partir de telle ou telle question, et de les mettre en valeur en tant que tel. Il faut libérer la parole et accepter de dépasser le stade où les gens nous disent ce que nous avons envie d'entendre.

Dans une auto évaluation, cela pose la question du choix des interviewers. Ce n'est pas forcément très simple. Nous avons fait le choix de ne pas engager des professionnels mais des personnes qui vivaient dans le canton, qui avaient un lien ou pas avec l'atelier d'écriture et qui avaient envie de le faire. Pour nous c'était aussi un moyen de les engager éventuellement pour l'avenir. Il y a eu par exemple le correspondant local dans le canton du journal *Ouest France* qui avait eu l'occasion de rédiger plusieurs articles sur les projets d'ATD Quart Monde, mais aussi des personnes retraitées, une institutrice. Ils ont osé poser des questions hors interview que nous n'aurions pas osé poser.

Une évaluation finale en trois parties :

1. **Un historique** de l'action à partir des évaluations annuelles.
2. **Le récit de différents parcours, appelés « itinéraires d'action »**, pour donner vie et sens à l'action menée.

- L'itinéraire de deux enfants a été retranscrit à partir des écrits quotidiens de l'équipe,
« Dans ces itinéraires d'action, il y a le portrait d'une enfant qui s'appelle Julie. C'est une enfant que j'ai rencontrée et qui me touche encore aujourd'hui parce qu'elle fait partie de ces enfants qui sont particulièrement exclus, leur famille aussi, qui ont très peu d'amis, qui sont dans des solitudes extrêmes mais qui justement à travers l'atelier d'écriture et ce qu'ils ont vécu avec d'autres, se sont transformés et ont transformé le regard d'autres. »
- Le professeur d'art plastique a retracé son propre cheminement dans le projet,
- Enfin celui d'une femme qui a connu la grande pauvreté et qui a été partie prenante du projet.
« Cette dame a fait un véritable « travail de l'ombre » pour aller à la rencontre d'enfants qu'elles connaissaient mais qui ne seraient pas venus si elle n'avait pas fait tout un travail avec les parents pour que les enfants puissent être présents. Cela permettait de comprendre tout le temps qu'il faut pour aller à la rencontre des familles et des enfants très pauvres, pour qu'ils puissent participer. Elle a ensuite travaillé avec nous en tant qu'évaluateur. »

3. **Des interviews individuels semi directifs (61)**, permettant un dialogue libre, des enfants, des parents mais aussi des institutions avec une retranscription mot à mot. Des réunions entre les personnes qui faisaient les interviews, des réunions de parents, **des réunions collectives** d'enfants.

« Nous avons fait des choses très diverses qui permettent la libération de la parole.

Ces interviews nous ont permis de voir ce qui correspondait aux objectifs que nous nous étions donnés mais aussi de découvrir des thèmes qui émergeaient auxquels nous n'avions absolument pas pensé. Nous nous sommes laissé interpeller par ce que les uns ou les autres ont répondu. »

La troisième partie de l'évaluation a été bâtie sur ces thèmes récurrents qui traversaient les interviews et les rencontres.

« **Le plus important pour nous était d'avoir en priorité la parole des enfants, et particulièrement la parole des enfants les plus défavorisés.** Et ce n'est pas du tout une chose aisée. C'est là où intervient l'affectif et le risque que l'enfant réponde ce que l'on a envie d'entendre. C'est la raison pour laquelle je ne me suis pas impliquée dans les interviews. Mais pour que ces enfants puissent s'exprimer, il fallait qu'ils connaissent au moins un peu l'interviewer. Nous avons fait l'essai avec quelqu'un qui ne les connaissait pas du tout. C'était impossible. Ils ne se seraient pas exprimés du tout. Nous avons donc choisi des personnes avec qui ils avaient déjà eu une relation, sans être trop proche, pour qu'ils puissent se sentir libre de s'exprimer. Parfois il a fallu y aller une fois, deux fois, trois fois, par

étape. Parfois ils n'ont pu s'exprimer qu'en étant plusieurs. Ce sont des choses que nous avons apprises en cours d'évaluation. »

Les écrits quotidiens pendant l'action : un outil de base de l'évaluation

« Au sein d'ATD Quart Monde, nous écrivons quotidiennement, après avoir passé un temps avec les personnes. Nous avons écrit ce qui s'était passé, ce que les enfants ou leurs parents nous avaient dit, ce que nous avons remarqué, les petits changements dont nous avons été témoins. Toutes ces choses notées au jour le jour ont servi de base à l'évaluation et ce sont elles qui nous ont permis de voir petit à petit les évolutions.

« Nous nous formons ensemble à l'écriture. Et en même temps, chacun écrit à sa façon. Nous nous aidions beaucoup en équipe en nous donnant des temps spécifiques. Le mercredi, il y avait eu atelier d'écriture avec les enfants. Le jeudi matin, un temps était réservé à l'écriture sur ce qui s'était passé la veille. Nous ne prenions pas de rendez-vous avec un partenaire sur ce temps-là. Ensuite dans la pratique, il pouvait y avoir des exceptions. Mais nous nous imposions cette discipline. Sur la manière d'écrire, je ne crois pas qu'il y ait de recettes. Personnellement, je laissais le champ libre à ce que j'avais vu et je n'essayais pas de faire un bel écrit bien structuré. J'écrivais, ce que untel avait fait ou dit. Je racontais aussi le déroulement de l'activité. Nos écrits restaient internes et parfois même strictement personnels. Cela nous donnait une liberté d'écriture. On s'implique dans ces écrits car on raconte aussi soi-même. Ensuite, à partir de nos écrits quotidiens ou réguliers, nous écrivons un rapport d'activité dans lequel on retient l'essentiel des choses fortes qui ont été vécues durant le mois ou durant les deux mois, au regard d'objectifs fixés mais aussi d'autres éléments. C'est vrai que c'est une discipline. J'avoue que ce n'est pas facile. Il y a des périodes où si l'on est découragé dans ce que l'on fait, on a encore moins envie d'écrire. Mais il faut le faire quand même. En tout cas, il fallait se donner la discipline de le faire. Nous vivons tous des moments dans nos ateliers, dans nos actions, où c'est vraiment difficile, où l'on a l'impression de n'avoir rien fait, où cela a été « le bazar » tout le temps. Que faut-il en tirer ? On se le demande. Mais cela peut nous libérer de l'écriture. Quand il s'est passé quelque chose de magique, on a plus envie d'en parler. Ecrire tout de suite cela permet de restituer la vie sans déformer les paroles des enfants, des parents. Si on l'écrit un mois plus tard, on perd les images et les mots justes. Et puis parfois on écrit deux lignes, il n'est pas nécessaire d'écrire un texte long.

C'est vrai qu'à cette période-là en Bretagne, nous avons la chance d'être en relation à la DRAC, avec Marine Bedel, conseiller livre et lecture, qui ne nous réclamait pas uniquement des chiffres à chaque évaluation annuelle mais ce qui s'était précisément passé pour les enfants et entre les enfants. Cela nous encourageait à écrire. »

Pour avoir plus de détails, se reporter à l'ouvrage :

*Des enfants se rencontrent par la poésie, un atelier d'écriture dans un canton rural, de Nathalie Gendre et Yves-Marie Fournier, à paraître aux Editions Quart Monde en 2008 dans la collection *Passeport pour l'action*.*

A suivre sur www.editionsquartmonde.org

2. Présentation de « l'auto évaluation assistée » de Solexine à Grenoble

Synthèse de l'intervention de l'association Solexine par les deux seuls salariés, codirecteurs de l'association, Fabienne Remeuf, chargée du développement artistique et Pierre Roy, chargé du développement social :

Solexine : SOLidarité, EXpression, INitiative

L'association Solexine, installée à Grenoble est née en 1995. Elle a pour objectif principal de remettre en mouvement des personnes adultes (en situation d'exclusion ou non) à travers la pratique artistique et culturelle. Les participants se disent entre eux, ni adhérents, ni usagers mais « Solexiniens ». Elle emploie deux salariés à temps partiel, Fabienne Remeuf, chargée du développement artistique et Pierre Roy, chargé du développement social. Solexine dispose d'un espace de 300 m² comprenant diverses salles adaptées à des ateliers de pratique artistique (théâtre, clown, écriture, chant, conte, « récupart », terre..). Les ateliers, qui ont lieu trois après-midi par semaine, sont animés par des artistes intervenants extérieurs rémunérés. Le matin est consacré au travail administratif. L'après-midi, Fabienne participe le plus possible aux ateliers. Pierre participe plus au temps d'accueil, dans une relation avec les personnes. L'accueil est un espace convivial, très artistiquement décoré. On peut s'y arrêter avant ou après un atelier ou en passant simplement, pour boire un café ou bavarder.

Le prix d'adhésion est de 5 euros par an avec un tarif dégressif dans l'année, sans justificatif de revenus. Les ateliers sont à 80 centimes d'euro la séance, matériel compris. Ceux qui le souhaitent peuvent donner plus aussi bien à l'adhésion qu'aux ateliers.

« Nous ne demandons pas les revenus. Pour ceux qui ne peuvent pas régler 80 centimes d'euro, il existe un cahier qui fonctionne de manière autonome c'est-à-dire que les personnes écrivent ce qu'elles doivent et nous mentionnons quand cela a été réglé.

On ne court pas au recouvrement des dettes. On veille simplement à ce que personne ne continue à s'enterrer en continuant à venir à l'association avec une ardoise de 30 euros. 80 centimes d'euros peut sembler peu de chose mais quand on est au RMI et qu'arrive la fin du mois, une facture à payer, il est parfois impossible de donner 80 centimes. Mais cela n'empêche pas de participer aux ateliers. »

Il n'y a pas d'inscription semestrielle ou mensuelle. Les Solexiniens sont libres de venir ou non. A l'atelier théâtre, la régularité est fortement demandée quand il y a une création collective.

Les objectifs de Solexine

« L'un de nos premiers objectifs est la mixité des publics. Ne pas cloisonner le projet à des personnes bénéficiaires du RMI ou dans certains types de situations. C'est le mélange des personnes qui fait la réussite de cette petite structure qui accueille une centaine de personnes sur une année. Ce qui nous rassemble, c'est avant tout la volonté de rompre l'isolement. On est tous à un moment donné isolés même sans souci d'emploi ou

de problèmes financiers. Autre objectif : valoriser les personnes à travers leur création et l'investissement personnel possible dans le lieu, la prise de responsabilités dans l'association.

Nous ne sommes pas des travailleurs sociaux, ni l'un, ni l'autre. Les gens qui viennent à Solexine cherchent avant tout un bol d'oxygène. Certains sont déjà suivis par des psychologues, des chargés d'insertion, une assistante sociale, etc. Quand ils arrivent, ils posent leurs bagages à la porte. On ne leur pose pas de question, on ne leur demande pas qui ils sont, quel est leur statut. Dans les ateliers de pratique artistique, les artistes ne sont que des artistes et rien d'autre. Ils ont des compétences artistiques, des compétences humaines bien évidemment pour travailler dans l'écoute et une relation à l'autre mais il n'y a aucun suivi et nous ne sommes pas dans l'art-thérapie. Le nombre de personnes inscrites à un atelier ne dépasse pas un certain nombre pour favoriser les relations individuelles. »

Pourquoi une évaluation ?

« Le conseil d'administration est constitué par collèges. En 2005, après 10 ans d'existence, avec les mêmes objectifs et un résultat semblant satisfaisant, une envie s'y est exprimée de savoir comment avancer pour les dix ans à venir, s'il fallait continuer de la même façon ou faire évoluer la structure et dans quel sens. Et dès le départ, nous avons souhaité associer à cette réflexion les partenaires financiers qui nous sont fidèles : la ville de Grenoble, le Conseil Général, le Conseil Régional, la DRAC. Tous ne sont pas venus mais nous avons cherché à les associer pour connaître leurs attentes. »

Les objectifs de « l'auto évaluation assistée » de Solexine

« L'auto évaluation devait nous permettre de partager autour de nos valeurs, liées à l'économie sociale, la lutte contre l'exclusion, contre l'isolement, via des pratiques artistiques et culturelles. Nous avons besoin qu'une personne extérieure nous aide pour les outils méthodologiques, entende ce qui était dit, le reformule et nous questionne au-delà de ce que nous aurions fait. Effet attendu avec un tiers : sortir de l'entre soi. »

Constitution d'un groupe partenarial, véritable locomotive de l'auto évaluation

« De la même façon que pendant les temps d'accueil, les Solexiniens ont été associés à la démarche d'auto évaluation, en étant consultés mais aussi dans la construction même de la démarche, dans le cadre d'un « Groupe Partenarial de Suivi » GPS. Ce groupe comprenait deux représentants des 92 adhérents présents, des artistes partenaires, des élus des différents services ont été sollicités, des représentants des services de la ville, du conseil général, de la DRAC... Cette démarche d'association au travail dès le départ a été perçue comme quelque chose de neuf de la part des financeurs qui malheureusement n'ont pas été aussi présents que nous l'aurions souhaité. Ce groupe a défini les différentes étapes du travail. »

Pas d'arrêt des ateliers pendant l'évaluation

« Les ateliers ont toujours fonctionné pendant l'auto évaluation qui a duré 14-15 mois. Les réunions se déroulaient par exemple à l'heure du déjeuner. Ce projet a été vécu au quotidien au même titre que d'autres projets. Ce choix contraint à poser un regard différent sur ce que l'on fait, pendant le déroulement même de l'action. Il eut été plus facile de faire appel à un cabinet extérieur qui nous aurait observés et nous aurait rendu compte de ce que nous faisons. Mais notre volonté était de changer notre propre regard sur notre action ce qui est plus difficile à faire reconnaître par des financeurs. Par ailleurs, comment délimiter les choses dans le temps ? Ce sont des questions qui nous ont poursuivis. »

Première étape : travailler sur les représentations

Quelle représentation de Solexine se faisait chaque personne concernée ? L'association elle-même, sa vocation, ce qu'on y fait soi-même et ensemble. Cette question des représentations a été étendue à tous : les participants, les deux salariés, les artistes, les financeurs, les partenaires des autres structures (travailleurs sociaux, personnels des salles extérieures...) à tous les relais d'information de Solexine.

« Nous avons invité chacun à venir sur place. Cela nous semblait important que ce questionnement se fasse sur place, dans cet espace où les murs sont recouverts de créations artistiques. Par exemple, sur 40 invitations aux partenaires sociaux, deux personnes sont venues. Nous avons prévu une seconde date avec un horaire différent, personne n'est venu. Nous avons donc envoyé un questionnaire par mail, par courrier et par fax. Sur 40 questionnaires, 15 sont revenus. Sur dix partenaires culturels, deux sont venus, les autres ont répondu par écrit. Nous en avons conclu que pour des professionnels débordés, remplir un questionnaire est peut être plus facile que de venir dans un lieu. »

Deuxième étape : « disséquer » toutes les activités organisées ou non de l'association et y trouver de la valeur

« Les différents temps de l'association ont été disséqués en s'interrogeant sur les dix années de fonctionnement : les différents ateliers avec leur appellation, leur contenu, le détail de tous les moyens mis en œuvre, les participants, les temps festifs, l'accueil, les partenariats ..., pour tenter ensuite de dégager des critères de définition de ce qu'apporte Solexine. Nous avons posé aussi bien les effets attendus comme objectifs que ceux qui ne l'étaient pas. A ce stade, la présence d'un tiers avec un recul suffisant a été importante pour la méthodologie et l'analyse.

Un exemple : l'accueil est un grand comptoir tenu par des solexiniens volontaires. Ils vendent les tickets d'atelier et les cafés, renseignent les personnes qui passent. Pour nous c'était une évidence que cela participe d'une prise de responsabilité, d'autonomie. Mais dans la colonne des effets obtenus que nous n'attendions pas, il y a eu la réaction de travailleurs sociaux qui ont découvert avec surprise que les adhérents étaient responsables de l'accueil de leurs pairs et des autres personnes. La démarche d'auto

évaluation nous a permis de le pointer et de nous interroger sur ce que cela voulait dire, car tout l'intérêt de ce travail était de trouver de la valeur et des richesses à ce qui se vivait. »

Troisième et quatrième étapes : synthétiser et hiérarchiser les critères et les indicateurs

Le regroupement de l'ensemble des critères a abouti à la définition de 7 critères : 1/Le développement artistique, 2/ le développement personnel, 3/ l'image de Solexine en tant que lieu de création, 4/ la dynamique collective, 5/les relations avec les autres, 6 / l'acquisition de savoirs.

Un travail de hiérarchisation de la valeur a été fait entre ces 7 critères, à l'aide d'un outil créé sur mesure. Pour des raisons de volume d'informations à traiter et de temps, il a été décidé de ne retenir que 4 critères principaux sur les 7.

Cet outil créé sur mesure appelé « la roue de la richesse » a permis de faire le tri et une hiérarchisation des critères et des indicateurs. Il ressemblait à la grande roue d'un jeu de *Trivial Pursuit*, c'est-à-dire un grand camembert découpé en sept parts de couleur ; Des rencontres ont été organisées pour expliquer le processus et procéder au choix. Dans chaque groupe, chaque personne devait répartir vingt fèves sur les critères de son choix parmi les 7. La répartition ne comprenait aucune contrainte. Il était possible de poser ses 20 fèves sur un seul critère. A l'issue de la répartition, chacun était libre d'expliquer ou non son choix.

« Le conseil d'administration a procédé à la répartition. Puis un premier groupe d'adhérents a fait la sienne et cela a abouti à la modification de la procédure. Après l'explication et une première répartition, une discussion s'est engagée. Nous nous sommes aperçus que cette discussion apportait des précisions sur ce que l'on attendait de cet exercice. Des adhérents ont justifié leurs choix et ce débat a montré que les échanges pouvaient modifier la perception des uns ou des autres vis-à-vis de l'importance des critères. Chacun a récupéré ses vingt fèves et nous avons fait une seconde répartition, cette fois-ci « réelle » qui a permis de déterminer les 4 critères qui recueillaient le plus de fèves. Chacun a repris ses 20 fèves. »

Sous les 4 critères retenus, une trappe permettait d'accéder à un second plateau découpé en indicateurs. Les participants ont repris et redistribués leurs 20 fèves sur les indicateurs de leur choix. Par exemple, pour le critère « développement personnel » qui a été retenu parmi les 7, il y avait le choix entre 4 indicateurs : la reprise de confiance en soi, le savoir-être, l'autonomie, le sentiment de reconnaissance.

Une démarche ludique et ouverte à tous

« Ce qu'il faut retenir, c'est qu'une démarche d'évaluation qui s'appuie uniquement sur l'écrit fait perdre beaucoup de monde en route. On ne peut pas y associer tout le monde. Si cela ne doit aboutir qu'à une production écrite de 100 pages, ce n'est pas intéressant, ni vivifiant. « La roue de la richesse » nous a aidé à nous questionner de façon ludique et a suscité des échanges. »

En parallèle, Pierre Roy a mené un atelier vidéo qui a permis aux adhérents de réaliser un film d'une cinquantaine de minutes, donnant un témoignage sensible de la démarche d'évaluation à partir de la question « Pour vous, qu'est ce que c'est que Solexine ? ». Le film montre des mains, des gestes, de la peinture, de la couleur, des personnes qui chantent ensemble... Ce film a mis en image ce qui se vit à Solexine tout en permettant à ceux pour qui la parole ou l'écrit ne sont pas faciles, d'avoir accès à une autre forme d'expression pour participer à la démarche d'évaluation.

Des résultats qui créent la surprise

Le premier critère retenu avec « la roue de la richesse » a été le développement artistique. « Nous ne pensions pas que ce critère serait choisi en premier par les adhérents. Mais la plus grosse surprise a été qu'ils ont placé en deuxième, « l'image de Solexine en tant que lieu de création ». Nous avons un regret, c'est de ne pas avoir pu réaliser le travail avec les institutionnels. Nous aurions aimé connaître leur perception. »

La perception des financeurs

« Nous n'avons pas eu de financement spécifique du conseil général de l'Isère pour l'évaluation mais c'est la seule institution qui n'a jamais lâché le Groupe Partenarial de Suivi et qui a porté un très grand intérêt à ce travail. Les représentants du conseil général souhaitaient aborder avec nous la question de la richesse produite à Solexine. La ville de Grenoble a essayé de suivre aussi mais nous nous sommes heurtés à la rotation du personnel et donc à la difficulté de devoir réexpliquer la démarche. Pour faire face à ce genre de situation, il est d'autant plus important de disposer de documents lisibles, d'un fonctionnement clair et cohérent. Un extérieur doit pouvoir le comprendre rapidement d'autant plus si c'est une dynamique qui imprègne l'ensemble du fonctionnement de l'association. Nous l'avons expérimenté quand Fabienne est partie en congé maternité. Elle a été remplacée par une personne qui s'est intégrée au processus sans difficulté. Nous avons été attentifs à bien l'accueillir mais elle a aussi beaucoup été aidée par des écrits, des traces sous différentes formes, qui multipliaient les portes d'entrée possible dans le projet. Quant aux financeurs qui n'ont pas pu participer, ils ont manifesté leur intérêt et le souhait d'être informés. »

Les conséquences de l'auto évaluation

« Ce travail d'un an, nous a permis de donner un cadre à l'évaluation future de l'action. Nous sommes entrés dans une dynamique collective. Cette expérience a déjà complètement changé notre manière de faire notre bilan annuel puisque nous avons maintenant le cadre des critères que nous avons dégagés. Ce premier bilan après l'évaluation avait aussi pour objectif de repérer les outils manquants à mettre en œuvre, les éléments à approfondir, les nouvelles questions à se poser. Cette dynamique d'auto évaluation nous conduit à nous interroger au quotidien sur ce que l'on fait, pourquoi on le fait et où on va.

Ce travail nous a aussi donné des orientations et des perspectives à travailler : la recherche d'autres lieux équivalents, la possibilité de former d'autres personnes à la démarche de Solexine, l'orientation des financements à venir. Jusqu'à présent, plus de 70 % du financement proviennent de fonds sociaux, de l'insertion via le Conseil Général. Or ce qui est ressorti de l'auto évaluation, c'est que le lieu est avant tout vécu comme un lieu de création et de pratiques artistiques. C'est parce qu'il y a un épanouissement personnel autour de la pratique artistique, qu'éventuellement l'insertion ou la réinsertion sociale est rendue possible. Nous souhaiterions donc rééquilibrer les sources de financement afin de faire reconnaître la vocation artistique et culturelle du lieu. »

B/ RESTITUTION DES ÉCHANGES EN GROUPES

I/- Éléments de définition : Evaluation, auto évaluation, de quoi parle-t-on ?

Avant de synthétiser les débats en groupes l'après-midi, il est nécessaire de faire le point sur ce que l'on entendait par auto évaluation dans cette journée. La réponse à cette question a segmenté les débats en deux grandes parties :

- Qui est l'initiateur de l'auto évaluation ?
- Quand a lieu l'auto évaluation ?

1. L'initiateur de l'auto évaluation

Parler d'évaluation fait immédiatement penser à celle qui est « rendue aux financeurs » de l'action. Elle induit très vite les notions d'obligation et de contrôle extérieur. Un certain nombre de participants se sont fait l'écho de cette évaluation qui s'impose à eux au moment du bilan d'activité annuel ou plus ponctuellement, avec un « audit extérieur », « une commande », émanant de la hiérarchie, des élus... Ce type d'évaluation induit des enjeux stratégiques liés au commanditaire de l'évaluation.

Les deux expériences d'auto évaluation présentées par ATD Quart Monde et Solexine en début de journée avaient pour objet de nous situer sur un plan particulier, celui d'une **évaluation** également « rendue à des financeurs » mais **dont les acteurs de l'action sont les initiateurs, à partir des objectifs qu'ils se sont donnés**. Elles dépassaient la nécessité de rendre des comptes à l'extérieur. C'est en ce sens que Solexine a nommé son travail « une auto évaluation » et que nous avons pris le parti de lui emprunter le terme, pour les échanges de la journée du réseau Wresinski culture.

Il faut préciser que plusieurs travailleurs sociaux, ont expliqué qu'une auto évaluation désignait dans leur métier, une rencontre individuelle avec un participant à l'action, pour évaluer avec lui son cheminement et faire un bilan individuel. Ce n'est pas avec cette signification que nous utiliserons le terme, mais dans un sens plus large d'évaluation de l'ensemble de l'action.

Les différents participants ont, selon ce principe, témoigné de deux types d'auto évaluation :

- Une auto évaluation initiée par des porteurs d'actions, indépendamment de toute demande extérieure, redonnée à l'extérieur, entre autres, aux financeurs et qui cherche les moyens de devenir un outil interne d'analyse, utile pour l'avenir de l'action : c'est le cas pour Solexine ou l'atelier d'écriture d'ATD Quart Monde.
- Une auto évaluation construite par des porteurs d'actions au sein même d'une obligation imposée.

Jean Michel Defromont, volontaire du Mouvement ATD Quart Monde a exprimé ainsi la frontière selon lui entre obligation et liberté d'évaluation :

« Même dans une réalité extérieure qui peut s'imposer à nous à travers un rapport d'activité, il existe un terrain de liberté, qui est notre terrain d'engagement dans lequel nous pouvons produire nous-mêmes une dynamique d'évaluation libre. »

Certains porteurs d'actions vont plus loin en disant que l'obligation extérieure qui leur est faite de rendre des comptes, bien que ressentie comme pesante administrativement, fonctionne pour eux comme une opportunité de prendre du recul et de réfléchir à leur action.

2. L'auto évaluation intervient au sein de l'action ou bien au terme d'un projet.

Les deux expériences de Solexine et d'ATD Quart Monde avec l'atelier d'écriture du Canton d'Antrain rendent compte de deux temporalités de l'auto évaluation :

- Solexine a décidé en conseil d'administration de faire le point **après 10 années d'existence de la structure**, dans la perspective de se donner des pistes pour l'avenir. L'auto évaluation a duré 14 mois, **en parallèle de l'action** avec des moyens spécifiques.
- L'équipe du Mouvement ATD Quart Monde a fait une évaluation **au terme de son projet d'atelier d'écriture** en prenant en compte toutes les étapes annuelles précédentes d'évaluation-programmation du projet et en se donnant pendant 18 mois hors de l'action, de nouveaux moyens spécifiques.

Les expériences vécues et racontées pendant cette journée par l'ensemble des participants rendent compte de ces deux temporalités, une auto évaluation intégrée dans l'action comme des jalons posés, une étape vers l'année suivante, ou une auto évaluation à la fin d'un projet.

II/- Une auto évaluation pour quoi faire ?

1. **Evaluer le fonctionnement de l'action et la transformer au regard de ce qu'il s'y vit ou ce que l'on voudrait qu'il s'y vive, de ce que l'on constate,...**

De nombreux exemples ont permis de toucher du doigt les moyens employés par les uns ou les autres pour auto évaluer une action, un projet, pour apporter les changements jugés nécessaires soit dans le déroulement de l'action c'est à dire « en marchant », soit pour mieux concevoir le projet suivant.

«L'évaluation est souvent considérée comme un retour sur le passé. Ce matin, quelqu'un a dit que l'auto évaluation était un outil pour accompagner l'évolution d'un projet. Je trouve intéressant cette idée de dynamique de projection dans l'avenir. »

Christine Attali Marot

«Nous avons constaté que des familles du quartier n'ont pas accès aux animations de notre centre d'animation parce qu'elles sont trop onéreuses pour elles. Nous sommes à la Porte Montmartre où une population assez défavorisée vit aussi dans des hôtels sociaux ou bien à l'année dans des hôtels premiers prix. C'est pour cela que depuis plusieurs mois, nous avons commencé à proposer des activités et des sorties familiales à moindre coût, mais de qualité, des ateliers avec des artistes pour que ces familles puissent sortir de leur chambre d'hôtel. Grâce à notre directrice adjointe Christine Le Gall, nous avons mis en place des portes ouvertes pour proposer aux parents du quartier qui le souhaitent, de pouvoir partager leur savoir [...] Par exemple, nous avons demandé à des mamans de nous apprendre à faire du thé à la menthe. Quand elles viennent pour les ateliers des enfants, elles s'approprient le salon et c'est l'heure du thé. » Marie Laure Cayol

« Ce qui n'a pas marché est le plus instructif. Par exemple, au départ notre atelier avait été conçu comme un espace ouvert. Chacun pouvait dessiner et il était possible de venir boire un café. Cela nous semblait plus convivial. Et en fait, très vite, les participants ont exprimé qu'ils ne se sentaient pas bien parce qu'il y avait trop de monde. Les personnes qui voulaient travailler étaient dérangées par celles qui venaient juste boire un café. Les petites choses du quotidien qui tiennent aux conditions d'accueil, aux conditions de vie dans les ateliers s'améliorent à force de faire des comptes rendus et d'en tenir compte. » Corinne Hache

«Chaque année, nous organisons ce qu'on appelle des *Semaines de l'avenir partagé*. Sur plusieurs semaines ou sur un mois, pendant l'été, nous nous retrouvons dans un quartier autour de diverses activités. A Noisy-le-Grand, chaque année, nous cherchions à mobiliser les habitants pour la préparation de la programmation de ces journées. Nous nous étions aperçus qu'en dépit de réunions faites pour récolter les idées des uns ou des autres, les habitants ne se déplaçaient pas. Et quand quelques-uns venaient, c'était par exemple pour nous demander d'emmener leurs enfants à la piscine, sans réussir à aller plus loin. A partir de cette évaluation, comment imaginer ensemble des activités partagées ? Il nous a fallu du temps et de l'observation pour nous y prendre autrement. Nous avons remarqué que les habitants du quartier passent tous par le même endroit pour aller faire leurs courses. Nous avons donc décidé d'investir ce passage et de nous y installer avec une table, des chaises et du café, tous les jours pendant plusieurs heures et pendant des semaines. Des passants s'arrêtent, les autres demandent ce qui se passe et s'informent. Et c'est comme cela que la réflexion s'est faite petit à petit autour de ce « *café discut'* » qui est même devenu une activité en soi. Les adultes ont commencé à exprimer des désirs, des idées, jusqu'à prévoir quel jour ils seraient disponibles pour participer à quelque chose. »

Gérard Bureau

«Au cours de nos rencontres-lecture avec des parents et des enfants, nous commençons par un temps collectif pendant lequel je lisais une histoire. Et puis ensuite, parents et enfants avaient le temps de partager des moments de lecture comme ils le voulaient, non pas dans l'idée de prendre un livre pour lire mais plutôt comme une invitation à découvrir ensemble tel ou tel livre. Mais très vite, je me suis aperçue que

cette invitation ne suffisait pas à l'appropriation naturelle du livre par les parents. En équipe, nous avons décidé pour mieux accueillir les familles de modifier la proposition en créant des goûters-lecture. C'était l'association de deux sortes de nourritures, pour le corps et pour l'imaginaire. Nous apportions les livres et les familles apportaient les gâteaux, les crêpes ou les beignets... dans un échange, un partage et de la convivialité. Plusieurs cultures étaient représentées. Et de là nous sommes passés au repas-lecture. Les parents venaient avec des spécialités que nous goûtions. C'était une forme de réciprocité autour de la nourriture. Le livre a pu y prendre sa place de façon moins abstraite. A la première séance de cette nouvelle formule, j'ai pensé qu'on allait commencer par le goûter mais ce sont les familles elles-mêmes qui ont tout de suite dit : « Et notre lecture ? ». Au départ, les parents considéraient que le livre est notre propriété de lectrice. Cette double approche leur permet d'expérimenter la lecture avec leurs enfants bien que cela reste encore parfois très difficile. Mais c'est dans ce contexte relationnel que les parents nous aident à construire autre chose que nous n'avions pas prévu au départ. »

Giovanna Postuma

« Nous faisons très attention à tout ce que nous voyons, ce que nous entendons, ce que les personnes nous disent. Nous avons ce désir de faire partager la lecture aux habitants du quartier. On vise tout le monde mais c'est sûr qu'il y en a qui viennent d'eux-mêmes facilement. Ceux-là s'ils viennent lire aussi dehors, c'est bien. Mais ce n'est pas ceux qu'on cherche à atteindre en premier. On cherche à toucher des familles et nous nous sommes aperçu par exemple que le lieu des *Restos du cœur* était bien pour cela parce que les parents attendent dans cet espace et cela crée des rencontres. Les personnes qui vont y lire sont ensuite reconnues dans la rue, parlent avec les familles. Elles revoient les enfants à l'école, à la médiathèque. Cela passe beaucoup dans les relations nouées ici et là. »

Isabelle Caniot

« Nous travaillons beaucoup par projets et à la fin de chaque projet, nous faisons un bilan pour rendre des comptes à notre autorité de tutelle. Le bilan est à la fois chiffré et qualitatif [...] On en a besoin aussi pour nous, pour voir ce qui n'a pas marché, ce qu'on peut chercher à améliorer la prochaine fois. » Marie-Noëlle Mathieu

« Quand on travaille avec des enfants, il y a forcément un retour qui nous remet en cause. Chaque année dans mon atelier théâtre, j'avais une certaine frustration mais je crois qu'elle est le germe d'une autre action, qu'elle donne envie de faire autre chose, de faire une expérience différente qui n'est pas la pâle copie de la précédente. »

Michel Charbonnel

2. Au-delà du fonctionnement de l'action, auto-évaluer pour se réinterroger sur le sens de l'action menée.

Se poser pour évaluer son action fait toucher du doigt les valeurs sous-tendues par l'action et conduit à un retour sur les objectifs poursuivis, c'est-à-dire sur les raisons profondes de la mise en œuvre de l'action.

« L'évaluation c'est avoir des repères pour savoir si on a atteint les objectifs que l'on s'était fixés. Il faut s'auto contrôler, ne pas avoir peur de déclencher des démarches d'auto évaluation à partir de sa propre grille. » Annie Guillerme

« Pour moi l'évaluation n'est pas que structurelle ou financière. Dans mon travail de rue, à la rencontre des personnes, c'est réfléchir à pourquoi j'utilise le livre ou le dessin ou pourquoi je suis amenée à travailler avec le service éducatif du musée. »

Marie Koeperich

« Notre atelier théâtre adulte à Noisy-le-Grand ne reprendra qu'en janvier. Nous nous sommes arrêtés pour nous questionner sur notre parcours depuis 5 ans. Faut-il continuer ? Ne faut-il pas encourager les participants à rejoindre d'autres ateliers théâtre ? Ce temps de questionnement a été très fructueux. En tant qu'animateur de cet atelier, j'ai appris des choses. » Francis Marques

« Nous avons commencé à l'association Cardan à Amiens, par une action de bibliothèque de rue, qui se poursuit et à laquelle s'est ajouté depuis plus de dix ans, un espace lecture dans un appartement du quartier. Notre objectif est de créer une dynamique culturelle avec les familles, à partir du livre et au-delà. Ce serait intéressant de comprendre comment les financeurs nous perçoivent au-delà du « c'est bien ce que vous faites ! » parce que concrètement, on a l'impression que les fondamentaux de notre action ne sont pas compris. L'accessibilité de notre espace est primordiale pour pouvoir faire un travail de proximité avec les habitants. Or depuis quatre ans nous sommes en discussion avec la Mairie et l'OPAC pour un agrandissement nécessitant un changement de lieu. Nous avons associé les habitants à ce projet de déménagement. Ils nous disent qu'ils sont prêts à quitter cet endroit pour un autre mais à certaines conditions liées à la sécurité. Nous l'avons intégré en demandant l'installation d'une passerelle permettant un accès direct. Elle nous a été refusée, en mettant en avant des raisons de coût financier. Au bout de quatre ans, deux logements tout justes réhabilités nous sont de nouveau proposés et ne conviennent pas de ce point de vue. Nous n'arrivons pas à faire comprendre que si l'accessibilité du lieu n'est pas assurée, nous ne pourrions pas assurer de la même manière notre action de proximité. »

Odile Robitaille

« Etre performant ? Tout dépend par rapport à quoi. Un projet d'action sous-tend un questionnement, du sens, des principes, des valeurs. Au bout de 10 ans d'existence, nous avons été prêts à regarder de plus près Solexine, notre association, son fonctionnement, etc, mais nous avons aussi fait l'effort de nous demander si nous n'étions pas source

d'enfermement. Il y a des personnes qui participent depuis 10 ans à nos activités. Je viens d'écrire un mémoire et une des images qui m'est venue, c'est la différence entre un sas, ce que voudrait être notre association, un lieu où l'on régule la pression entre le dedans et le dehors, mais qui si on ne fait pas attention, devient une nasse, un piège à poissons. Le poisson entre mais n'en sort plus. Nous voulions avoir le courage de regarder cette question de très près, à l'occasion de cette auto évaluation.» Pierre Roy

III Que faut-il évaluer ? -Ce qui prévaut sur l'action elle-même

- L'évaluation d'un projet culturel ou artistique mené avec des personnes, un public, ne peut pas s'en tenir à des chiffres, à l'aspect quantitatif.
- Elle doit *éviter l'écueil d'une évaluation des personnes au profit d'une évaluation faite à partir des personnes*. C'est au regard des personnes que l'action est évaluée tout en évitant leur contrôle.
- Elle raconte des itinéraires personnels et collectifs, des signes de transformation des personnes, des relations, des institutions, où le temps doit avoir toute sa place.

1. Quels critères ? Le choix des critères d'auto évaluation informent sur le contenu de l'évaluation. Dépasser les critères quantitatifs pour des critères qualitatifs.

« Pour les financeurs, rendre des comptes veut souvent dire donner des chiffres : combien de personnes, d'enfants, sont touchés par notre action ? » Francis Marques

« Nous devons faire la différence entre des impressions ou des constatations et un vrai travail d'auto-évaluation. On peut avoir eu le sentiment par exemple qu'il y a eu beaucoup de participants, mais qui étaient ces participants ? C'était peut être bien, mais au bout du compte, peut être que les personnes que nous voulons toucher n'ont pas participé. »
Brigitte Bourcier

« Dire ses critères d'évaluation, c'est dire ce qui prévaut à l'action. Se poser la question de savoir ce qu'on veut évaluer, c'est ce qui écrit le projet. On peut faire le projet de réaliser un concert par an, devant 200 personnes et que cela rapporte tant d'euros. Mais ce qui nous réunit c'est la préoccupation de la personne, cela ne peut donc pas être cela. [...]

On a besoin de chiffres dans une évaluation mais pas uniquement. Par exemple, nous comptons nos adhérents, la répartition hommes/femmes, le nombre de personnes bénéficiaires du RMI parce que nos financeurs du conseil général qui nous soutiennent depuis 10 ans en ont besoin. Mais nous ne donnons pas de noms. Notre démarche d'auto évaluation a consisté à *sortir de ce qui se compte, pour passer à ce qui compte.* »

Pierre Roy

« Nos financeurs de la Commission locale d'insertion acceptent notre bilan annuel tel qu'il est, et le trouvent très intéressant. Il se situe sur le champ de l'humain mais nous ne remplissons pas les cases consacrées à l'acquisition de compétences. Nous apportons autre chose, nous ne sommes pas dans la réinsertion professionnelle. »

Fabienne Remeuf

« Une évaluation en bibliothèque s'effectue à partir du nombre d'emprunteurs, de prêts, de livres achetés, du coût par habitant, etc. Mais quand on arrive dans un lieu avec 5-6 livres dans un panier pour lire des histoires et discuter avec des personnes... ? Les critères sont forcément autres. »

Annie Vuillermoz

« En effet, en général, il ne nous est pas demandé d'autres données que chiffrées. ATD Quart Monde et A.C.C.E.S (Actions Culturelles contre les Exclusions et les Ségrégations) nous ont fait expérimenter une autre façon de penser et effectuer une évaluation et, au-delà, nous ont apporté une autre vision de notre métier. Avec ATD Quart Monde j'ai été témoin de cette discipline d'écriture des animateurs de bibliothèque de rue après la séance de lecture avec les enfants les moins familiarisés avec le livre, de leur attention à chaque enfant (lesquels sont venus, comment ils ont reçu telle histoire, les relations entre ces enfants, les réactions des parents, ce qui s'est passé précisément autour de la lecture). Cela nous a poussé à voir autrement, plus en profondeur, ces séances de lecture dans la rue, mais aussi celles que nous pratiquons dans nos murs.

Cette approche du livre et de la lecture à partir des enfants qui y participent, ne fait pas partie de notre formation de bibliothécaires, elle est pourtant fondamentale. Notre compétence de bibliothécaire nous permet de savoir quels livres lire et comment les lire, mais il est regrettable de s'en tenir à signaler à notre direction que nous avons reçu tel groupe, qu'il y avait X enfants, et que nous avons prêté X livres. Il manque une dimension humaine essentielle pour mesurer la pertinence de notre métier.»

Blandine Aurenche

« En bibliothèque, nous ne sommes pas formés pour évaluer. Faire une réunion de bilan avec des partenaires après une action concertée, c'est déjà un évènement. On regarde ensemble le résultat par rapport à nos objectifs. Notre action de bibliothèque de rue avec des partenaires impose ce type de travail pour être tous au diapason. Nous sommes contraints aussi à des bilans à partir du moment où il y a demande de subventions ; mais d'une façon générale, nous avons besoin de progresser dans les démarches d'évaluation."» Isabelle Caniot.

« Dans notre métier de bibliothécaire, le terme d'évaluation est mal perçu. Je pense qu'il ne faut pas craindre l'évaluation parce qu'elle permet de progresser et de valoriser. L'évaluation n'est pas que comptable. Il n'y a pas de raison de ne pas la faire mais à nous de faire en sorte que d'autres critères soient introduits pour rendre compte plus largement et plus précisément des actions menées. Nous devons sortir du comptable mais aussi de la description émotionnelle qui nous mène à dire qu'une rencontre avec un auteur -a bien marché- que -c'était super ! - que -tout le monde était content- que -les

participants se sont regardés autrement et qu'ils se souriaient- et tomber dans l'auto congratulation. Il faut aller au delà : travailler sur ce que cela a changé pour les personnes et leur environnement, le cas échéant au sein de l'institution où elles vivent quand l'action s'y déroule. » Annie Vuillermoz

2. Evaluer comment les projets peuvent avoir un impact dans la vie des participants mais attention, sans contrôle des personnes et sans interprétation hâtive.

«Avec la culture et l'art, on est dans un domaine qui provoque des changements. Chercher ce qui a changé, ce qui s'est transformé doit faire partie de nos objectifs. Depuis 7 ans, je travaille au département du Nord aux politiques d'insertion par la culture, financées moitié par la culture et moitié par l'insertion, c'est-à-dire les services du RMI. J'ai été assistante sociale pendant 20 ans. C'est parce que j'avais monté des projets culturels que je suis maintenant à ce poste. Mon travail à la culture, est maintenant de mettre en relation les travailleurs sociaux et les professionnels de la culture pour construire ensemble des projets et pouvoir les faire financer. L'évaluation s'est posée dès le démarrage de cette politique. Il fallait trouver les moyens de perpétuer les actions et de prouver ce qui s'y passe, tout en sachant qu'une partie est invisible. J'ai mis en place sur le terrain des groupes de réflexion et on a travaillé la question de l'évaluation : qu'est ce qui se passe ? Qu'est ce qu'on voit ? Qu'est ce qui ne se voit pas ? Qu'est ce qui est différé dans le temps ?... Les personnes ont participé à la construction des outils, de questionnaires, comme les acteurs culturels et les acteurs sociaux. Les points qui ne faisaient pas accord ont été écartés. J'appelle cela une évaluation participative avec le souhait que les publics participent aussi au comité de suivi pour donner leur avis sur les actions. Nous avons mis en place des questionnaires de satisfaction faits pour les publics. Etant donné qu'il y avait des travailleurs sociaux, nous avons tout de suite pris des précautions déontologiques dans la façon de nous y prendre. Ce n'est pas parce que nous étions avec des personnes en insertion qu'il pouvait y avoir un droit d'introspection. Par exemple, il ne faut pas sur-responsabiliser la personne qui n'aurait pas « réussi ». Deux sociologues ont fait un travail qui dénonce les projets d'insertion par la culture qui ont des visées professionnelles. »

Carine Guilbert

«Il est possible de se fixer des objectifs et d'évaluer si son action a eu des conséquences concrètes positives. Par exemple, si dans un groupe, une personne ne parlait pas du tout et qu'au bout d'un certain temps elle reprend la parole, une expression personnelle, ce sont des éléments évaluable. En ce qui nous concerne, à la Direction de la Langue Française et des Langues de France, nous sommes sensibles, à côté des productions diverses des publics, à la possibilité de pouvoir constater l'incidence des parcours culturels sur la pratique langagière, sur l'écriture, la lecture. »

Michel Rabaud

«Il n'est pas facile d'évaluer l'impact des actions sur les personnes. On peut évaluer ce qui se passe dans le cadre des ateliers mais comment évaluer le retentissement que cela

peut avoir à la maison ? Nous menons des ateliers pour les enfants. Nous cherchons à y associer les parents, à les rencontrer et à favoriser le lien parents-enfants. Il y a des parents qui sont dans l'alcoolisme, en situation très difficile et qui n'ont pas le temps de s'occuper des enfants. Nous constatons quand nous restons le soir, que des enfants de quatre ans accompagnés de leur grand frère ou grande sœur de huit ans sont encore dans les rues à 23 heures. Cela nous pose beaucoup question par rapport à notre travail. Comment évaluer l'impact de nos actions sur le quotidien des familles ?»

Sabrina Devin

« IL y a une grande complexité dans toutes ces actions culturelles et artistiques qui entrent dans le champ social. A chaque fois, on lance quelque chose et on se demande ce qui va se passer. Cela pose la question des liens de causes à effets. J'aime l'idée d'itinéraires dans le temps ou de récits de vie parce que dans ce cas on ne fait pas d'interprétation. On dit simplement des faits et non pas des résultats au sens de véritables résultats. Sinon c'est un piège. Dans la vie d'un petit enfant, beaucoup d'éléments interfèrent. Il arrive tout un tas de choses positives et parfois aussi négatives. Nous faisons une proposition artistique à des tous petits, autour de la musique, du livre... Il serait extrêmement imprudent et prétentieux de dire, voilà le résultat de notre action ! Si raconter des histoires est magique, que se passe t-il le jour où cela ne l'est pas ? En revanche, nous pouvons dire qu'au jour le jour, nous avons observé ceci ou cela, raconter des parcours, ce qui a été vécu, les échanges entre les parents et les enfants, tout le plaisir que l'enfant en a ressenti. Au delà, il y a le risque d'instrumentaliser les propositions artistiques.

Christine Attali Marot

«Pour mener nos évaluations, nous devons prendre beaucoup de recul par rapport à nous-mêmes, à ce que nous connaissons ou croyons connaître, par rapport à notre environnement, à la société dans laquelle nous vivons et par rapport à l'histoire des personnes. La présence d'enfants dans la rue le soir est une vraie question pour les parents aussi. Les parents, s'ils travaillent le soir et laissent leurs enfants, se font très mal voir. Mais c'est aussi une réalité. Il existe beaucoup de familles dont les parents travaillent le soir et n'ont pas les moyens de les faire garder. Ces enfants sont livrés à eux-mêmes. Les enfants de n'importe quelle famille pourraient être dehors dans les mêmes conditions. Or il y a un jugement de la société aujourd'hui sur ces familles souvent sans connaître la réalité de leur vie. Il est très important quand on entreprend une évaluation de prendre soi-même beaucoup de recul, de savoir dans quel cadre on se situe et de se demander, en particulier, pourquoi tel ou tel élément nous interroge. »

Brigitte Bourcier

« Dans le cadre de nos actions culturelles ou artistiques, on n'évalue pas une situation sociale, on évalue une action parce qu'elle va s'arrêter ou pour voir comment avancer. »
Corinne Hache

« Dans le cadre des entretiens réalisés pour l'auto évaluation, une personne a dit que Solexine représentait toute sa vie. Cette personne nous a expliqué que le week-end, elle

attendait le lundi et que pendant les vacances, elle a attendu que ce soit la rentrée. C'est quelque chose qui nous semble terrible. Par ailleurs c'est une personne que nous avons vu changer à Solexine, prendre confiance en elle. Solexine l'a aidée à sortir de chez elle mais quelle conséquence pour le reste ? »

Fabienne Remeuf

« Pour moi, l'auto évaluation est un croisement de regard entre le public, les artistes, les travailleurs sociaux les bénévoles, parce que chacun voit des choses différentes. Par exemple, j'ai constaté qu'une personne du musée d'art moderne évaluait la quantité de personnes présentes au musée. C'était ce qu'elle attendait. Pendant ce temps, un travailleur social avait remarqué qu'une personne qui allait au musée n'avait plus peur d'aller à la Préfecture ou d'aller à l'école de ses enfants. Il n'y a que le travailleur social qui l'avait remarqué. Les effets des actions ne sont pas mécaniques. La bibliothécaire remarque que telle personne vient plus souvent à la bibliothèque mais elle ne va pas au musée. Le musée dit que cela ne va pas. Mais les effets rebondissent ailleurs. Si on n'a pas un croisement de tous les professionnels, des bénévoles et du public qui témoigne dans des livres d'or, des réunions, des questionnaires, on ne peut pas avoir cette vue partagée qui nous permet de dire aussi aux financeurs que les actions prennent sens dans la durée, bien que les effets restent pour beaucoup invisibles. »

Carine Guilbert

« Attention ! Personne ne vient contrôler comment nous évoluons. Il n'y a pas de raison de le faire pour certaines personnes. Les projets culturels et artistiques nous font justement entrer en relation les uns avec les autres sur un terrain qui n'est pas le suivi social mais la création ou le partage culturel, même si le cadre plus général de la structure peut être social. Il faut absolument conserver cette liberté-là. Avoir des échanges autour de notre pratique, de ce que nous vivons ensemble. Mais on n'attend pas que quelqu'un vienne voir si cela a un lien avec ce qui se passe chez nous. C'est important qu'il en soit de même pour tous. Sinon c'est profondément injuste. Le fait de partager une passion ensemble, le chant, la peinture ou autre chose, fait qu'au-delà d'une histoire et d'origines différentes, cela nous donne envie de nous intéresser les uns aux autres. Cela crée des liens d'amitié. Profitons de cette opportunité pour nous rencontrer autrement, sans contrôle des uns sur les autres. C'est justement une des chances de ces moments-là de permettre de nous découvrir mutuellement autrement. »

Brigitte Bourcier

3. Faire confiance au temps en ayant créé un état de vigilance

En dépit des difficultés et des raisons de se décourager, les expériences encouragent à être patient. Les actions montrent qu'il faut faire confiance au temps, à la régularité pour rendre visible l'invisible, à condition d'avoir créé un état de vigilance suffisamment précis pour se donner la chance de découvrir : les transformations à l'œuvre, les potentialités de création, de progression de chacun et du groupe, les relations nouvelles. « Nous avons commencé le projet théâtre avec les enfants de la cité de Noisy-le-Grand, en 2000, par un stage de 8 jours. J'avais besoin de faire une première expérience avec

eux avant de prévoir plus loin, découvrir si le travail théâtral était possible. Autant vous dire qu'à l'évaluation de ce stage, j'étais obligé de remarquer que sur 7 heures quotidiennes ensemble, nous n'avions pas pu faire plus que quelques minutes de théâtre. Mais nous avons prévu un petit spectacle de fin de stage à *'Espace Michel Simon* de la ville. Et jusqu'au dernier moment, en allumant la lumière avec les régisseurs, je me suis demandé si les enfants allaient être sur scène. Dans ce projet et pour l'évaluation de ce projet, il fallait prendre ce risque-là. Si je ne l'avais pas accepté, il n'aurait pas été possible de commencer quoi que ce soit et de tenir. Je m'étais donc préparé à descendre sur scène et à m'adresser aux spectateurs et à rendre compte du résultat. Mais finalement les enfants étaient là et le spectacle a eu lieu. Ensuite j'ai commencé les ateliers hebdomadaires, et parfois, les enfants ne venaient pas. Mais j'étais là dans la salle quoi qu'il arrive, avec régularité. Dès le début, je savais que je devais m'engager dans la durée pour arriver à quelque chose. Petit à petit, ce rendez vous est devenu important pour eux et nous avons vraiment fait du théâtre ensemble et monté des spectacles de qualité. Les enfants ont grandi, nous avons créé un groupe pour adolescents et continué à accueillir un groupe d'enfants. Des parents nous ont rejoints dans un atelier pour adultes. »

Francis Marques

« Dans l'expérience d'ATD Quart Monde en Bretagne, toute l'observation a eu comme point de repère pour le sens de l'action, certains enfants particulièrement isolés et exclus, qui ont été placés au centre de la réflexion pour évaluer l'impact de l'action par rapport à eux, à leur vécu de l'action : si on se recentre par rapport à des individus précis, cela change complètement l'éclairage de l'évaluation d'une action. »

Blandine Aurenche

« J'ai participé à une recherche-action en milieu hospitalier avec des enfants à qui nous allions faire la lecture. Le personnel souffrait de ne pas voir de manière visible les réactions des enfants. Il attendait que les enfants fassent des sourires, aient une réaction très démonstrative de notre action avec le livre. Avec le temps et une observation fine, nous nous sommes rendus compte que l'enfant se détendait par des gestes infimes, comme par exemple le fait de s'allonger, de détendre les mains. Il fallait être vigilant pour le voir. Petit à petit dans un travail d'évaluation collective et en partant sur des éléments qui se vérifiaient à chaque séance, nous avons abouti à une réflexion commune, celle « d'accepter que l'enfant ne puisse pas toujours exprimer son intérêt aux histoires » et celle aussi « de ne pas avoir d'attentes face aux réactions des enfants ». Nos évaluations collectives ont permis aux parents et aux professionnels qui vivaient les choses en première ligne mais à nous aussi lectrices, d'être apaisés. »

Giovanna Postuma

« Dans de brefs projets danse que j'ai menés en prison à Mulhouse, dans le secteur des femmes, puis dans le secteur des hommes, j'ai pu constater la transformation des attitudes et des postures des détenus. Au départ les visages étaient murés, fermés, durs. Au fur et à mesure de l'intervention, ils se sont détendus, ouverts. Cela participe à l'évaluation du travail. »

Anne-Florence Dauchez

« Tous les enseignants que nous avons interviewés ont dit que le projet avait permis aux enfants de se sentir plus à l'aise en classe. A la sortie du recueil de poésie, ils ont eu envie de le présenter à leur classe. Nous avons travaillé avec les enseignants des enfants concernés pour que cela débouche sur un vrai exposé préparé, illustré de photos. Des enseignants nous ont dit également qu'ils avaient été témoin de changements de relations entre les enfants. Certains au départ très isolés et sans place réelle dans la classe avaient maintenant deux ou trois camarades. Ces éléments de l'ordre du « vivre ensemble » ont été plus nets que des éventuels déclics liés à l'écriture par exemple. »

Nathalie Gendre

«J'ai du arrêter mon activité depuis un an pour raisons personnelles. L'enfant d'une famille où personne n'écrit, ni la maman, ni le papa, ni les enfants, m'a envoyé des écrits avec des dessins. Si j'avais évalué en tant qu'enseignante, j'aurais surtout remarqué les erreurs d'orthographe et j'en aurais conclu que c'était illisible. Mais je n'ai pas du tout évalué dans ce sens. Ce qui a attiré mon attention, c'est l'existence même de cette correspondance improbable et ce qu'elle signifiait en ces circonstances. »

Odile Robitaille

«Les gens nous surprennent. Par exemple à l'atelier théâtre, quand une nouvelle personne est arrivée, l'un des participants lui a expliqué qu'après ils allaient manger tous ensemble. La possibilité que l'atelier pouvait déboucher sur le fait que les participants allaient se voir à l'extérieur n'était pas prévu. Il s'est crée quelque chose « hors de... ». Cela fait partie de l'évaluation. »

Jean-Louis Nicolet

« Le plus important, c'est ce à quoi on ne s'attend pas dans ce qui arrive. Pour moi, l'évaluation, ce n'est pas du consensus, c'est du débat. Elle doit être riche et créer des tensions. Souvent l'idée qu'on en a et que les financeurs veulent nous en donner, c'est qu'il y a des objectifs à atteindre. Ils nous poussent à démontrer que l'on a atteint des objectifs. Or avec une évaluation, on découvre plein de choses auxquelles on ne s'attendait pas. Et si au départ, on part avec une grille fermée sur des indicateurs précis, elle ne permet pas de révéler tout ce qui arrive et qui n'était pas prévu. Elle doit plutôt être un guide mais laisser place à l'émergence de l'imprévu. » Carine Guilbert

4. Dans ces conditions, on peut évaluer le chemin parcouru et positiver, considérer le projet non pas comme une fin en soi mais comme une étape dans la vie des personnes.

« Nous sommes vigilants à ce que nos ateliers soient des occasions de ponts vers l'extérieur. Nous nous montrons ailleurs que dans les locaux de Solexine, dans le cadre

de créations théâtrales ou d'expositions. Nous cherchons à faire des passerelles pour que des personnes qui sont dans la capacité de le faire puissent se risquer à aller ailleurs, en considérant que Solexine est un lieu de passage. »

Fabienne Remeuf

« Nous sommes un centre social agréé par la Caisse d'Allocations familiales, nous avons donc des bilans d'activité à rendre tous les trois ans. On nous demande souvent des résultats immédiats alors que pour certains publics nous ne pouvons mesurer des changements que dans la durée. Par exemple, notre projet « Des femmes, des villes, des musées » mené notamment avec le Musée d'Arts et d'Histoire de Saint-Denis, a eu des retentissements à différents niveaux et a ouvert de nouveaux champs pour les personnes qui y ont participé, mais ce n'est pas simple d'en faire l'évaluation. Nous avons organisé un atelier d'arts plastiques avec des mamans issues de l'immigration. Nous nous sommes aperçu qu'elles ne maîtrisaient pas la langue française et que les jeunes portaient un regard disqualifié sur leur mère. Nous nous sommes alors lancés dans la mise en place de cours d'alphabétisation au sein du collège. Et nous avons monté des expositions de l'atelier dans le collège, avec un vernissage. Cela a permis aux jeunes de voir de quoi leurs mères étaient capables et de porter un autre regard sur elles. Six ans après, on voit au sein du centre social que les relations enfants-parents prennent un autre tournant et que les adultes participent davantage dans l'accompagnement des enfants. Ces parents-là jouent maintenant le rôle de parents relais auprès des autres. Tout cela ne peut se mesurer que dans le temps»

Zahra Younessi

« Je prends l'exemple d'un adhérent qui participe depuis longtemps et que l'on ne voit plus depuis quelques mois. Quand je l'ai revu il y a quelques temps, je lui ai demandé pourquoi on ne le voyait plus. Il m'a dit que Solexine avait changé, que les personnes n'étaient plus les mêmes, que c'était moins bien. Je lui ai demandé de ses nouvelles. Il m'a alors dit qu'il avait signé son premier CDI et qu'il se cherchait un appartement. Il a terminé en disant : « je ne sais pas si ce sont les gens qui ont changé à Solexine où si c'est moi. Pour l'instant je n'y trouve pas ma place.

La participation des Solexiniens eux-mêmes, à l'auto-évaluation du projet associatif de Solexine a donné l'opportunité de se poser des questions sur son propre parcours personnel.[...] Des personnes nous ont dit à l'occasion de l'auto évaluation que ce qu'ils faisaient à Solexine leur permettait de se sentir utile. Je pense en particulier à une femme qui à 50 ans est au chômage déjà depuis 6 ans et qui pense que plus personne ne voudra d'elle. Participer à quelque chose de plus grand que soi, c'est être utile à quelque chose qui ressort du collectif. » Pierre Roy

«J'ai connu quelqu'un qui était extrêmement satisfait de venir à la maison culturelle et qui s'est beaucoup investi, qui était toujours présent dès qu'un projet prenait corps. Cette personne est venue pendant plusieurs années en s'investissant beaucoup et à un moment donné, elle n'est plus venue. Elle vit des choses autrement. Un peu comme s'il y avait un manque à combler et qu'une fois comblé, elle était passée à autre chose. »

Christiane Giovannoni

« Il y a 6 ans dans le quartier de la Bourgogne à Tourcoing, nous avons commencé un partenariat avec une association HLM et l'association du *Foyer Relais Soleil*, engagées dans une opération de relogement. Ce sont eux qui nous avaient contactés. Ils constataient l'isolement important des familles qui ne se connaissaient pas et souhaitaient toutes quitter le quartier. Ils nous ont proposé de venir avec les livres sans trop savoir comment. Ensemble, nous avons fait le pari de venir frapper aux portes pour lire dans les familles du *Foyer Relais soleil* grâce aux animateurs et éducateurs qui les connaissaient bien. Il faut dire que parfois, nous arrivions après le car de police mais cela n'a pas empêché le projet de faire son chemin. Le *Foyer relais soleil* en est arrivé à demander pour nous un appartement en location sur place, pour la lecture. Ce local nous a permis de favoriser les rencontres entre les familles que nous avons touchées individuellement. Nous avons commencé la lecture à deux en 1999, jusqu'en 2002. Ensuite la lectrice-relais de l'action a pu poursuivre seule jusqu'en 2004. Le projet a pris fin et deux ans plus tard en 2006, nous recevons un appel. Entre temps, les mamans avaient continué à faire des sorties ensemble avec une animatrice, sans activité lecture. Mais elles souhaitent maintenant créer une association qu'elles avaient appelée « Toutes en couleur ». Elles ont ouvert un cahier où elles notent toutes les questions et remarques des mamans, insèrent des photos des sorties, des rencontres. Elles ont par exemple fait venir une diététicienne parce qu'il y avait un souhait de s'informer sur l'alimentation équilibrée. Et puis l'idée de la lecture est revenue et c'est la raison pour laquelle elles m'ont appelée. Elle souhaite créer des animations autour du livre pour les autres familles et leurs enfants et veulent se former à la lecture, travailler leur voix... Grâce à cette demande, j'ai pu mesurer le chemin parcouru ensemble par ces femmes, leur capacité à s'organiser. L'une est devenue présidente de l'association, une autre trésorière. Elles ont demandé un appartement pour leur association. J'ai été témoin aussi de leur désir de transmettre à leur tour à d'autres. »

Giovanna Postuma

« C'est intéressant quand on parle du danger de ghetto que peuvent représenter nos projets, de voir que c'est sans doute parce que vous vous êtes retirée, que vous avez créé un espace libre, que les femmes ont pu prendre des responsabilités nouvelles. »

Noldi Christen

« La question du vide est importante. L'auto évaluation a aussi le rôle de nous aider à être vigilant sur ce point, pour nous interroger sur la manière dont on veille à laisser du vide qui puisse être investi. C'est tout le sens de l'éducation populaire. Il faut se méfier de cette tendance que nous pouvons avoir en tant qu'animateur à tout organiser et prendre en charge, à mettre en application tout ce que l'on a appris sans laisser la place aux initiatives des personnes. » Pierre Roy

5. Evaluer les effets transformateurs de l'action sur l'institution où elle est menée

« Au-delà des effets possibles pour les participants, je pense qu'il est important d'être attentif et exigeant sur les effets dans la structure, sur le regard posé sur les

personnes. C'est important de ne pas se contenter de ce qui est vécu dans un atelier, aussi beau soit-il. Par exemple, en prison, ce qui m'importe c'est aussi que les surveillants se rendent compte qu'il s'est passé quelque chose leur permettant de changer de regard sur les détenus. C'est aussi que cette action autour du livre entre comme un droit, une préoccupation au quotidien dans l'institution carcérale. Nous expliquons pourquoi nous venons sur notre temps de travail pour ne pas en rester à entendre que c'est fantastique ce que nous faisons ou au contraire que cela ne sert à rien. La réalité dans les prisons est telle, qu'il faut faire attention à ne pas surévaluer, déformer les choses. Il faut intégrer dans l'évaluation, l'effet sur les personnes concernées par l'action et aussi l'effet sur la structure. » Annie Vuillermoz

« Une de nos actions-lecture a généré l'arrivée de bénévoles qui voulaient participer. Ils sont devenus des bénévoles permanents de la médiathèque, ce que nous n'imaginions pas du tout au départ. Ces personnes ne viennent pas pour passer le temps, elles participent à la définition des objectifs et sont reconnues par la mairie. »

Isabelle Caniot

6. Evaluer les effets d'une action sur un territoire, un quartier, au-delà des participants et des équipes concernées.

Le matin avait déjà été l'occasion de pointer les effets possibles ou recherchés sur un territoire avec l'expérience menée dans le canton d'Antrain, en Bretagne, par le Mouvement ATD Quart Monde. Quelques personnes se sont fait l'écho de cette préoccupation l'après-midi.

« Quand au début des années 90, nous avons commencé des lectures dans le quartier, à l'extérieur de la médiathèque et en partenariat avec la PMI, la crèche, l'hôpital,... nous avons découvert petit à petit que les personnes appartenant à ces structures ont modifié leur perception de notre quartier. Plusieurs nous ont dit qu'elles avaient une certaine crainte au départ. Des personnes leur avaient dit de ne pas venir, qu'elles risquaient de se faire voler ou agresser. C'était une époque où les autos radios disparaissaient par exemple. Elles sont tout de même venues, elles ont lu aux enfants et tout le monde était content. Elles ont pu vérifier qu'il n'était pas nécessaire qu'elles surveillent leurs sacs. Les jeunes étaient les premiers à leur indiquer le chemin pour venir. Nous n'avions pas du tout prévu tout cela.

De la même façon, une géographe qui faisait une enquête était venue me voir un jour parce que des habitants d'un quartier lui avaient dit qu'il n'y avait rien le dimanche mais que le samedi la bibliothèque venait. J'étais très étonnée. Je n'aurais pas cru que notre présence aurait été mentionnée par les habitants. »

Isabelle Caniot

« Notre centre d'animation qui est dans « un quartier politique de la ville » travaille beaucoup en réseau avec la bibliothèque, les écoles, un lieu culturel qui est un café associatif, des partenaires associatifs divers et l'équipe de développement local. Je ne raisonne pas seulement en termes de structure mais en termes de quartier. Au delà de savoir si les habitants fréquentent notre structure, je cherche aussi à évaluer dans

quelle mesure nos actions contribuent à ce que les habitants rejoignent d'autres structures, participent à la vie du quartier. »

Christine Le Gall

«Si l'action reste au niveau d'une structure, sans tenir compte de l'extérieur, elle ne peut pas s'ancrer dans la durée. On peut mieux faire du développement pérenne si on ancre les actions sur la durée et sur des pratiques de territoire avec des équipes diverses qui travaillent en partenariat, en partage dans un projet global. Tous les projets culturels du département liés à l'insertion disposent d'un comité de suivi dont la vocation est de les construire, suivre leur évolution, les réajuster. Ces comités de suivi qui se réunissent au moins deux fois par an sont une occasion de maillage sur le territoire. Et l'on s'aperçoit que lorsque le projet est terminé, les membres des différentes équipes continuent à se rencontrer. Elles ont appris à se connaître, à partager leur culture, leurs codes et ce maillage peut se poursuivre au-delà des projets. Cela facilite la résurgence d'autres projets, parce que les personnes ont appris à travailler ensemble et à échanger leurs pratiques. »

Carine Guilbert

IV/- Avec qui faire une auto évaluation ? Du plus simple au plus complexe, mais aussi du plus loin au plus proche de la réalité vécue : avec les partenaires, avec son équipe, avec les participants à l'action.

L'après-midi a beaucoup remis en discussion la question de l'évaluation partagée. Pour beaucoup, ce n'est que dans un regard croisé que l'évaluation peut prendre toute sa valeur. Faire participer à l'évaluation les meneurs de l'action mais aussi les différents acteurs, les partenaires, un conseil d'administration, les financeurs... permet d'approcher différentes perceptions du projet qui vont être utiles à sa poursuite ou aux futurs projets.

« Je travaille pour la Fédération des Centres sociaux de la Seine Saint Denis. Nous avons développé un Festival de pratiques amateurs « Transit » qui aura bientôt 9 ans dont 7 à l'échelon départemental. Nous avons commencé modestement avec deux centres sociaux puis quatre, etc. A travers ce projet, nous cherchons à valoriser le savoir-faire, les talents, des habitants. Depuis toutes ces années, je trouverais intéressant pour nous professionnels et bénévoles qui nous impliquons, de savoir si cet objectif est atteint. Seulement, nous sommes trois permanents à la fédération. Comment continuer notre travail et évaluer cette action. Comment faire concrètement ? » Hanan Miloudi

1. Evaluer les projets en équipe restreinte et partager cette évaluation plus largement au sein de la structure, le cas échéant.

«Je travaille au centre d'animation Binet en tant que directrice adjointe depuis 7 ans. Cet été j'ai ressenti le besoin de faire un bilan de tout ce qui avait été mis en place au sein de notre structure mais aussi d'évaluer les besoins du quartier. Nous nous sommes

interrogés sur les succès, les difficultés, sur ce que cela peut apporter aux habitants, sur l'impact des actions. Est-ce qu'ils intègrent notre structure, d'autres structures ? Les habitants sont très peu là. Ils sont présents sur des temps de vernissage mais viennent relativement peu participer aux ateliers en lien avec les expositions. Ce sont surtout les écoles et des centres de loisirs qui sont présents sur ces temps d'échanges. Nous avons constaté qu'il existe des structures spécialisées pour les enfants dans le quartier et que nous allons donc essayer de proposer des activités pour les familles. Ce constat a été fait suite à un temps de réflexion mené en équipe, au cours duquel il nous est apparu que les parents étaient en demande de lieux et d'espace pour se retrouver. Nous avons donc mis en place des ateliers familiaux permettant aux enfants, mais aussi aux parents, de venir pendant toute la durée de l'animation. Les parents, souvent les mamans, s'impliquent avec leurs propres enfants dans une réalisation collective. Elles font preuve de beaucoup de patience et éprouvent satisfaction et plaisir durant ces séances. Nous proposons aussi des sorties familiales sur des lieux culturels de proximité, des propositions festives accessibles aussi bien aux enfants, qu'aux parents et aux adolescents. »

Christine Le Gall

« Le projet culturel et scientifique de notre Musée des Confluences à Lyon, rappelle que nous devons nous adresser à tous les publics. La loi sur les musées de France est là aussi pour nous le rappeler. Mais toutes les expérimentations que nous avons menées l'ont été aussi grâce à une vraie volonté de la part de notre direction d'aller dans ce sens. C'est ainsi que l'année dernière nous avons donné la parole aux publics, individuels ou en groupe. Mais plutôt que de chercher à savoir ce qu'ils avaient pensé de leur après-midi, nous leur avons demandé comment ils imaginaient le musée du 21^e siècle (dans le cadre du projet d'ouverture du nouveau musée des Confluences en 2010). Certains nous ont dit leur surprise d'une telle question alors qu'ils venaient pour la première fois dans un musée. Cela a donné lieu à des discussions intéressantes. Les personnes qui menaient les interviews n'ont pas été uniquement les médiateurs culturels de notre service des publics mais aussi des collègues des autres services qui travaillent aux expositions ou aux collections, qui ne sont pas au contact du public et qui se sont portés volontaires pour venir nous aider ces samedis-là. Petit à petit, cette démarche permet de donner corps à l'engagement social du futur musée, un engagement qui associe l'ensemble des services. »

Aline Setrakian

2. Evaluer avec les partenaires de l'action

Plusieurs fois, il a été souligné l'importance de travailler collectivement avec les partenaires, les objectifs de l'action, dès la conception du projet. Cette étape est indispensable pour éviter les déboires d'une évaluation très divergente après des déconvenues très concrètes dans l'action elle-même.

« Depuis maintenant trois ans, nous développons dans le Muséum, des actions avec des associations comme le Secours Catholique, le Secours Populaire, le Forum Réfugiés... Les

bilans sont faits ensemble ce qui nous amène à des ré expérimentations différentes. Après avoir fait des journées spécifiques d'accueil pour les personnes connues par les associations, nous en sommes maintenant à mélanger les publics individuels et les groupes pour ne pas cloisonner les personnes. Dans ces temps de bilan, nous débattons sur la façon dont les choses se sont passées et petit à petit nous avons associé les personnes qui y participent. » Aline Setrakian

«En tant que Relais lecture, nous travaillons avec différentes structures pour mettre en place un coin lecture ou mener une action autour du livre. Nous travaillons ensemble nos objectifs. Pourquoi venir lire dans un CHRS par exemple ? A quoi ça sert ? Pour passer un bon moment ? Pas seulement. Pour redonner la parole aux personnes ? Permettre des rencontres ? Quels changements voulons-nous provoquer ? Se poser pour en discuter demande de s'organiser, prend du temps, mais c'est aussi important que l'activité elle-même. Nous écrivons ensemble avec nos partenaires ces objectifs que nous précisons ou corrigeons petit à petit. Mais pour commencer, il me semble très important d'échanger sur les représentations que nous avons de nos univers respectifs, plus généralement des uns et des autres : comment voit-on l'autre ? Qu'est ce qu'une bibliothèque ? Quelles raisons a-t-on de lire ou de ne pas lire ? Au fur et à mesure des actions menées, nous avons du comprendre ce qui n'allait pas dans nos fonctionnements, notre façon de parler du livre, de l'écrit... qui peuvent être eux-mêmes sources d'exclusion. Echanger ensemble sur ces questions nous permet d'avancer ensemble. »

Annie Vuillermoz

«Les écoles du canton où nous n'avons pas vraiment réussi à créer des liens sont celles où les enseignants ont été sur la défensive parce qu'ils avaient peur que l'on entre sur leur terrain. Cela a été plus facile dans les écoles où nous avons nos propres enfants ou bien celles où des personnes nous ont aidés par du bouche à oreille. Ce que j'ai compris à travers toute cette expérience, c'est aussi la nécessité d'entrer dans une compréhension de ce que cherchent les partenaires, dans ce qu'ils portent comme préoccupation, afin de construire une compréhension mutuelle, je dirais même, une complicité. Il est très important de confronter son projet à celui des partenaires, à leurs préoccupations, pour les mettre ensemble. »

Nathalie Gendre

« Nous sommes dans un territoire classé *politique de la ville*, et donc très sollicités par des artistes qui montent des projets susceptibles d'obtenir des financements et rédigent des dossiers, afin qu'ils correspondent à des programmes d'action « dans l'air du temps ». Sur le papier, c'est parfait. Mais cela nous oblige à être très prudents, à « faire le tri ». L'expérience nous a appris qu'il est nécessaire de bien préparer les projets avec les futurs partenaires et d'être au clair dans la façon dont on va travailler ensemble. Nous cherchons des projets qui se construisent dans la durée. Nous avons été échaudés par des événements ponctuels montés par des personnes extérieures au quartier qui avaient besoin de s'appuyer sur nous pour accéder aux réseaux du quartier et aux habitants mais qui ne nous ont pas associé et ont disparu après avoir touché le budget. C'est la raison pour laquelle nous avons mis en place des grands temps de

préparation avec les partenaires pour poser ensemble nos objectifs, être transparents sur la façon dont on a envie d'avancer ensemble et prévoir des temps de restitutions communs tout au long du projet pour évaluer si cela correspond ou non à nos objectifs. [...] Notre quartier classé *politique de la ville* dispose d'une équipe de développement local chargée de faire le lien entre les différents intervenants du quartier. Nous sommes habitués à nous concerter face à l'arrivée de nouveaux partenaires pour évaluer ensemble l'intérêt d'une action. C'est important aussi pour les habitants d'un quartier périphérique, un peu à part de la ville, de voir les représentants des associations et des différentes structures du quartier travailler ensemble autour de projets. Les enfants me voient au centre Binet mais aussi à la bibliothèque, au café associatif, ou dans leur école. Il y a une cohérence. »

Christine Le Gall

3. Mais quand les personnes changent ?

Plusieurs personnes évoquent les changements réguliers de personnes dans les équipes ou parmi les partenaires de l'action, la difficulté que cela représente pour construire l'action dont il faut sans cesse répéter le sens, les choix, les moyens... mais qui constitue aussi un handicap pour évaluer le projet dans la durée. Comment dépasser cette difficulté ? Comment ne pas être paralysé dans son désir d'évaluer du fait de ces changements ? La solution passe par l'existence d'un projet de base écrit qui vaut loi et sa transmission, quelques soient les changements de personnes. Ce qui n'empêche pas les évolutions dans un mouvement de refondation collectif permanent.

Autour de notre activité de lecture de rue, nous développons de multiples actions et partenariats. Mais l'une de mes grosses difficultés c'est le changement régulier des personnes. Quand on a évalué une action avec des partenaires et que l'on apprend que l'équipe change, il faut tout recommencer. J'ai mes propres objectifs mais quand en face la personne change, c'est difficile. »

Marie Koepferich

«J'ai été frappée ce matin par la remarque de Pierre Roy à Solexine, qui a expliqué, que tout en n'étant pas dans la structure depuis longtemps, il avait pu prendre le train en marche de l'action et de l'auto-évaluation de 10 ans d'existence grâce à une équipe mais aussi l'existence de nombreux documents, des traces nombreuses de l'activité et une sorte de loi écrite des valeurs de l'association. Je pense que ce cadre manque à nos services. Au niveau des bibliothèques municipales du réseau de Paris, les équipes changent régulièrement mais le plus souvent, il n'y a pas de projet d'établissement, de politique. C'est un problème parce qu'il ne peut pas y avoir d'évaluation. Quand la direction change, il suffit que le responsable veuille faire autre chose et l'établissement passe à autre chose. C'est très dommageable parce que cela peut remettre en cause notre fidélité par rapport à certains publics dans certains quartiers.

[...] Dans le cadre de la création de la médiathèque Réunion dans le 20^e à Paris, nous rédigeons avec mes collègues, un projet d'établissement qui définira nos objectifs, nos moyens d'action, nos partenaires, etc. Il sera remis à chaque personne qui rejoindra

l'équipe. Cette phase de préparation à l'ouverture de cette nouvelle structure a été consacrée à un travail de reconnaissance, à la fois de connaissance de la population du quartier et au rapprochement avec les partenaires locaux. Nous allons travailler avec des écoles maternelles avec lesquelles nous avons commencé des lectures sous les préaux, à l'heure du goûter, grâce à l'investissement de bénévoles. Nous allons travailler aussi avec un centre d'alphabétisation. Dès à présent, nous commençons à travailler ensemble pour petit à petit formaliser notre partenariat.»

Blandine Aurenche

4. L'évaluation, un processus déductif et inductif

On évalue sur la base d'un projet d'action, un projet d'établissement, mais inversement une action et son auto-évaluation peuvent aussi être **un atout, un déclencheur, à la formalisation, la rédaction d'un projet d'équipe, d'établissement, d'une charte, d'un cahier des charges...**

«J'étais en accord avec ma directrice adjointe Christine Le Gall sur le sens de l'action du centre Binet et sa volonté d'associer tous les habitants, y compris ceux qui ne peuvent pas payer les activités, les enfants qui ne sont pas adhérents. Le reste de l'équipe était en retrait par rapport à ce positionnement. Depuis la nouvelle délégation de service public, en application depuis quelques mois, l'association qui gère le centre a signé un cahier des charges dans lequel il est écrit que nous devons accueillir et faire participer les habitants du quartier. C'est maintenant formalisé.»

Marie-Laure Cayol

« Cette année nous devons travailler avec deux autres collègues enseignants. Nous nous sommes réunis. Etant nouveau sur cette action de lecture, ils avaient beaucoup de questions à nous poser. Avec Giovanna, ce qui nous paraissait naturel parce que nous le pratiquons depuis 3-4 ans, a du être formulé. Nous avons du expliquer comment nous amenons le livre pour que les familles puissent se l'approprier. Cette rencontre avec de nouvelles personnes impliquées nous a permis de reposer nos idées, nos objectifs, notre méthode. »

Marie-Christine Blayac

« Pour toutes nos actions en partenariat, nous faisons des réunions communes. Ensemble nous réfléchissons à ce que nous faisons, à nos objectifs et à ce qui est arrivé d'imprévu. Nous les avons instituées parce que nous nous sommes aperçus au début que chacun faisait ce qu'il voulait et que finalement on ne savait pas bien où tout cela nous menait. Nous avons attiré beaucoup de bénévoles, de partenaires mais il était nécessaire de se redire nos objectifs parce qu'il y avait aussi une rotation importante des professionnels dans le quartier. Nous expliquons donc comment nous choisissons les lieux de lecture et quels sont nos objectifs. C'est important parce qu'en fonction du temps dont on dispose et du nombre de personnes disponibles, on devra faire des choix qui prendront donc appui sur ces objectifs. En période des « jardins de lecture », nous prenons un temps chaque jour pour nous parler et assurer cette cohérence. » Isabelle Caniot

«Créer des relations de travail sur un territoire dans un projet partagé peut permettre de pérenniser des pratiques. Quand dans des zones urbaines, le changement de personnes responsables est fréquent, que ce soient des enseignants, des travailleurs sociaux, ... la transmission des expériences peut se faire grâce à des chartes, des évaluations. Une personne nouvelle disposera alors d'outils pour reprendre et comprendre dans quel contexte elle s'insère.»

Carine Guilbert

5. Pourquoi évaluer aussi avec « le public », les participants à l'action ?

- Parce qu'il n'est pas possible d'obtenir une évaluation juste de l'action sans approcher la vérité profonde de ce qui se passe du point de vue des participants.
- Pour atteindre l'objectif premier de l'action qui est de donner à chacun le pouvoir de prendre conscience de sa propre évolution, transformation.

Décider d'auto évaluer un projet culturel ou artistique qui associe des personnes de milieux très défavorisés, avec les personnes elles-mêmes, n'est pas neutre. C'est un parti pris que les membres du réseau Wresinski culture revendiquent. Une auto évaluation pourrait non pas se faire du point de vue du public et de son ressenti, de son avis, mais du point de vue des financeurs, de la structure qui la mène, ... Intégrer cet objectif à l'auto évaluation est un acte d'engagement, une volonté de changement pour les personnes qui y participent. C'est revendiquer la primauté de la personne sur d'autres considérations.

L'expérience montre alors que si cette étape d'évaluation avec les principaux concernés ne peut pas se faire, l'évaluation est en partie tronquée. En outre, les éléments utiles à l'évolution de l'action ne sont pas accessibles.

«Notre musée, le musée de l'Ile de France à Sceaux et en particulier son service éducatif que je représente, a mené un projet l'année dernière avec un collège situé en ZEP. J'avais rencontré le principal du collège dans le cadre d'un stage que j'avais effectué dans une structure qui dépendait de la politique de la ville, dans un quartier pas très éloigné du musée où je travaille. Ce quartier est stigmatisé parce qu'il accueille une très grande majorité d'habitants d'origine étrangère, avec un taux de chômeurs et de personnes au RMI important. Avec ce principal de collège, nous nous sommes compris et nous avons décidé de construire un projet en commun. Il s'agissait de monter un spectacle avec deux classes de 4^{ème} sur le thème des collections du musée, à l'époque de Louis XIV. Un jeune auteur de théâtre a écrit un texte pour nous. Nous avons programmé un certain nombre de visites du musée pour les deux classes ainsi que 54 h d'ateliers avec des intervenants tels que costumier, chorégraphe, maître d'armes. C'était donc un projet important. Ces ateliers avaient lieu dans le collège et non pas au musée comme nous avons l'habitude de les faire. Le projet s'est terminé par un spectacle dans le parc de Sceaux, ouvert à tous les publics.

Au moment de faire un bilan, c'était la fin de l'année scolaire et nous n'avons pas pu avoir l'avis des jeunes qui avaient participé au projet. Nous avons donc rencontré les

professeurs qui en avaient parlé en classe et nous en ont fait un compte rendu. Nous avons aussi rencontré les intervenants. Mais nous ne sommes qu'à moitié satisfaits parce que nous n'avons pas pu avoir l'avis des principaux intéressés et de leurs familles. Le projet a été difficile à mener. Ces adolescents ne semblaient pas toujours motivés. Et pourtant le jour du spectacle nous avons senti qu'ils étaient très enthousiastes. Nous avons eu quelques échos mais pas suffisamment. Par ailleurs beaucoup de parents ne sont pas venus et nous aurions aimé comprendre pourquoi, sachant que chaque famille avait reçu des invitations. Les professeurs ont justifié un manque d'intérêt supposé des familles parce que l'évènement n'était pas en rapport direct avec le travail scolaire. De notre côté, nous nous sommes demandés si les adolescents n'ont pas eu des scrupules à faire venir leurs parents ou si ce sont les parents qui n'ont pas osé venir étant donné que le spectacle se déroulait dans le cadre historique de ce parc de 160 hectares qui touche trois communes. Le château et les bâtiments historiques se situent sur le territoire de la commune voisine de celle où se trouve le collège. Nous nous sommes rendu compte que ces jeunes ne connaissaient qu'un côté du parc et ne connaissaient pas l'existence du château et des bâtiments.

Nous sommes donc restés avec nos suppositions et nous n'en savons pas plus. Malheureusement, l'évaluation n'a pas pu être à la hauteur de ce que nous aurions souhaité. »

Marie-Noëlle Mathieu

« Nous avons mené une animation lecture en partenariat avec les travailleurs sociaux d'un organisme de prévention santé dans le centre de semi-liberté de Grenoble. Nous y sommes allées en tant que bibliothécaires pour animer des soirées thématiques (violence, drogue, famille, rôle du père, éducation...). Nous apportons des livres sur le thème et lisons des textes, poèmes, contes, pour introduire, étayer la réflexion du groupe, laisser à penser à la fin du débat. J'imprime les textes. Les détenus peuvent se les approprier, les méditer. Ils peuvent emprunter les livres à la fin de la soirée. Sur 25 personnes accueillies, ces soirées rassemblaient une quinzaine de personnes ainsi que le directeur du centre. L'objectif de ce dernier était de favoriser le débat, la réflexion, les échanges entre les détenus. En dépit d'un match à la télévision, deux soirées ont remporté un vrai succès. Et puis le mois suivant, il n'y avait plus personne. Après les lectures, des détenus avaient manifesté un vrai plaisir. Pour certains cela avait donné lieu à une découverte des livres et à des échanges intéressants. »

Christine Rivoire

« On ne peut pas espérer une évaluation juste, sans cette proximité avec les personnes, sans qu'elles participent en donnant leur avis. »

Brigitte Bourcier

V/- Comment associer les participants à l'évaluation du projet, avec quels outils et dans quels temps ?

« Pour espérer que les gens participent, la première chose avant de se poser la question des outils, c'est qu'ils sentent qu'on attend vraiment quelque chose d'eux, que leur expérience peut être utile à d'autres et peut se confronter à celle des autres. »

Brigitte Bourcier

1. La participation du « public » pose la question du temps propre à l'évaluation.

« Nous sommes dans cette recherche de savoir ce que nous faisons et ce que cela provoque... Mais interroger directement les personnes concernées par les actions qu'elles ont vécues n'est pas simple et nous prend beaucoup de temps parce qu'elles sont éparpillées dans tous le pays et que beaucoup ne se déplacent pas facilement. On ne peut donc pas multiplier les rencontres et les réunions. »

Christiane Giovannoni

« Nous sommes obligés après chaque séance de comprendre ce qui s'est passé, selon nous, mais aussi ensemble, avec toutes les personnes concernées. »

Brigitte Bourcier

« L'évaluation de notre projet « Les beffrois de la culture » dans le cadre de Lille 2004, Capitale Européenne de la culture a montré que ces expositions itinérantes gratuites des œuvres sorties des musées nationaux et délocalisées dans des villes de la région Nord Pas de Calais sur un parcours d'un an, ont rencontré un grand succès. Nous avons touché des personnes qui ne fréquentent pas du tout les musées et qui ont pu découvrir des œuvres dans leur mairie, un lieu plus familier. Un nouveau projet appelé « Beffrois du Louvre-Lens » va débiter en 2007 en amont de l'ouverture du Louvre-Lens. Mais nous allons devoir travailler plus méthodiquement l'évaluation [...] Nos retours d'information ont surtout été le fait des personnes qui nous recevaient dans les mairies, les élus, les travailleurs sociaux attachés aux structures partenaires du projet [...] Pour faire évoluer notre pratique, nous avons besoin d'un échange avec des visiteurs des expositions. Un certain nombre de choses s'expriment pendant une visite ou à sa fin, de façon spontanée. Mais comment mettre en place quelque chose de plus formalisé, sans que cela devienne contraignant pour les visiteurs ? Le moment de la visite est un moment de plaisir et de découverte. Il ne faudrait pas que cela soit gâché par une demande systématique en retour dans un donnant-donnant... »

Emmanuelle Cabille Beaumont

« Pour les personnes que nous rencontrons, s'exprimer, prendre la parole en public par exemple, c'est déjà une expérience en soi. On touche à des enjeux personnels tellement forts qu'il y a un décalage entre l'enjeu de cette rencontre et ce qu'elle peut produire, l'objectif visé. Il faut réussir à retrouver la puissance de ce qui se joue et se vit au niveau de nos objectifs. Les facteurs émotionnels et affectifs pour les personnes qui

participent à nos projets sont très importants. Les rencontres sont d'une grande richesse et les personnes en parlent encore longtemps après, mais comment en rendre compte, le traduire dans un bilan en étant à la hauteur de ce qui s'est vécu alors qu'il y a beaucoup d'indicible ? »

Nathalie Monin Voelker

Un certain nombre de participants ont posé la question de la place essentielle de l'émotion au cœur de toutes ces expériences sensibles. Cette émotion visible rend compte de processus à l'œuvre mais ne peut pas constituer en soi le contenu d'une évaluation. Comment aller plus loin vers une mise en mots, une restitution, une analyse du processus ?

« Pour moi il y a deux temps. Il y a le temps de la rencontre artistique qui est un temps extrêmement sensible, de rencontre humaine, le temps de la confiance et de l'estime de soi qui naît de cette rencontre. Mais il faut s'obliger à aller jusqu'au bout, jusqu'au temps de la prise de parole par les acteurs. C'est ce que l'on a pu appeler ce matin, « le temps de l'invitation » pour que les personnes qui participent puissent s'exprimer sur ce qu'elles vivent, ressentent, pour aller au-delà de la rencontre dans l'émotion. »

Christine Attali Marot

2. Comment permettre la participation de tous, libérer la parole de ceux qui n'osent pas parler, qui n'ont pas confiance en eux, qui ne sont pas à l'aise avec l'écrit mais dont la contribution est pourtant indispensable à la validité du résultat ?

« Ce que je trouve intéressant dans l'expérience de Solexine, c'est que les solexiniens participent au choix des critères, des indicateurs. En théorie on en parle beaucoup mais c'est difficile à mettre en œuvre. Le travail est souvent très avancé quand on en vient à essayer d'associer les personnes. Mais je pense que c'est un effort intéressant à faire »

Corinne Hache

« Cette association des personnes à l'évaluation n'est pas facile parce qu'elles n'ont pas forcément une facilité d'expression. Il a été nécessaire de préparer leur participation afin qu'elles se sentent à l'aise pendant cette phase et que nous en reparlions ensemble après. Sinon, c'est utiliser les gens comme des pions. Il faut donc prendre le temps nécessaire. Et ce n'est pas toujours possible. Mais il faut se donner cette obligation de faire en sorte que les participants à l'action soient partie prenante de l'évaluation, dès le début. C'est cette démarche de participation qui nous a conduit à demander aux enfants de mener des interviews. »

Nathalie Gendre

« Au sein de notre association Martine Bernard à Lille, qui accueille des personnes au RMI, un groupe de personnes qui avaient participé à un atelier en 2001 s'est constitué en groupe de réflexion dénommé « Effervescence ». Ils ont précisé qu'ils ne souhaitaient

pas s'appeler « groupe de parole » pour la connotation psychologique, mais ont choisi d'eux-mêmes l'appellation « groupe de réflexion ». Le but de ce groupe est de mettre la parole de l'allocataire au centre du débat, et non pas celle du travailleur social, de l'animateur, ou du bénévole. Ce groupe informel qui permettait une prise de parole, s'est petit à petit formalisé et a obtenu une reconnaissance du département. Il contribue à une auto évaluation permanente sans produire d'écrits. Un tout nouveau partenariat s'est concrétisé avec l'Opéra de Lille grâce à ce groupe. »

Sylvain Rasamy

« Tous les six mois environ, nous organisons des entretiens individuels avec les participants aux ateliers pour voir avec eux ce qu'ils en ont à dire. Nous prenons un temps autour d'un café et c'est souvent aussi le moment où chacun peut évaluer son parcours depuis son arrivée. En parallèle, nous avons aussi des réunions collectives, pour discuter ensemble des ateliers. »

Corinne Hache

« Parce que nous avons cet espace lecture depuis de très nombreuses années, j'avais voulu évaluer la dynamique culturelle qu'il provoque dans le quartier. Ça fonctionne effectivement. Mais qu'est ce qui fonctionne ? J'avais fait des interviews des familles. Mais la difficulté, c'est que les gens qui répondent veulent peut être me faire plaisir. J'ai tenté autre chose : au moment de faire les rapports d'activité et de préparer l'assemblée générale de l'association, je demandais aux jeunes présents dans notre structure, d'écrire. Je cherchais à solliciter leur participation en leur expliquant le contexte de ce travail de recul. Ces écrits étaient lus en assemblée générale. J'ai bien aimé le côté ludique de l'auto évaluation de Solexine parce que ce détour par le jeu peut aider, il me semble, à éviter que les participants cherchent à nous faire plaisir. »

Odile Robitaille

« Les temps d'assemblée générale peuvent être des moments forts. Les témoignages permettent aux financeurs qui y assistent de mieux découvrir les actions menées. »

Annie Guillerme

« Dans différentes occasions, des questionnaires ont été mis en place à l'entrée des expositions pour le public, mais nous nous rendons compte qu'ils ne touchent pas tous les publics du fait même de ce support écrit. »

Emmanuelle Cabille Beaumont

« Nous avons construit un premier questionnaire, remis à tous les bénévoles des associations. Après la journée au musée, ils vont revoir les familles et remplissent ensemble ce questionnaire. Nous cherchons à connaître les activités qui leur ont plu, ce que cela leur a apporté et surtout si elles seraient prêtes à revenir sans accompagnement. »

Aline Setrakian

« Ce qui compte, c'est de créer l'outil que permette la participation la plus large possible. Parce que si on dit qu'on lutte contre l'exclusion et qu'on fabrique des outils qui deviennent des outils de pouvoir, réservés aux initiés ou aux professionnels, ... Cela veut dire que la forme doit être en adéquation avec le fond. Si on travaille sur la peinture, on ne peut pas rendre qu'un document écrit. La forme de ce qui est rendu est là aussi pour faire évoluer les mentalités. L'évaluation doit nous ressembler. Elle doit contribuer à changer les modèles. Comment parler des sourires ? On ne peut que les filmer. Quand on a demandé aux adhérents : « Pour vous, c'est quoi Solexine ? Qu'est ce qu'on y vit ? » Ils ont répondu qu'il y avait des visages, des regards, des gestes lents, précis, techniques aussi. Nous avons convenu que c'était tout cela que nous devions filmer. Notre note de synthèse est indissociable du film. »

Pierre Roy

« Les personnes qui participent aux ateliers nous poussent à utiliser des outils qui ne sont pas les outils classiques de ceux qui possèdent la langue ou le pouvoir de l'écrit et qui voudraient que pour évaluer, on se mette autour d'une table. »

Noldi Christen

3. Quelques outils repérés, expérimentés, pour construire le cheminement de l'action mais aussi l'évaluer

▪ Les photos, les albums

« Des albums photos réalisés à partir de photos prises pendant le projet, sont un très bon outil pour libérer et recueillir la parole de tous. On les regarde ensemble, deux à deux, en petit groupe, en famille, et chacun donne son commentaire ; une conversation s'enclenche, qui nous dit souvent beaucoup et apporte parfois de l'inattendu sur le ressenti de chacun. Ces albums servent de lien entre les personnes pendant l'action mais peuvent aussi servir d'outils de réflexion au moment de l'évaluation. »

Nathalie Gendre

« Nous avons fait un petit cahier de vie qui rassemblait des photos et les textes des enfants. Ce cahier circulait dans les familles. Ce qui permettait aux parents de savoir ce qui se passait pendant ces temps partagés. Ce cahier était aussi un support à discussion entre les enfants, à partir de nos souvenirs communs. »

Marie-Christine Blayac

« Le photographe du musée ne photographie pas que les collections. Nous lui avons demandé de venir à toutes les rencontres du musée avec les publics des associations pour qu'il puisse faire des portraits de famille. Les associations repartent avec le CD des photos et font des tirages de tous les portraits pour toutes les familles. Dès que les bénévoles ont les tirages, ils les portent dans les familles. C'est une nouvelle occasion de se rencontrer et de se reparler de cette sortie, un mois après. »

Aline Setrakian

- **Des temps de discussion conviviale pendant lesquels les participants s'approprient collectivement le projet et entrent dans une démarche d'évaluation**

«Il y a deux ans, Giovanna Postuma, de l'association « Lis avec moi » et moi-même enseignante en classe pour enfants non francophones (CLIN), allions faire des lectures dans des classes de maternelles. Ce sont les enfants de six à douze ans de ma classe qui choisissaient les livres et lisaient les histoires aux petits de la maternelle. Quand nous revenions dans ma classe, nous leur propositions un bilan au cours d'une petite réunion, pour nous raconter comment cela s'était passé et ce que nous avons remarqué. Ils prenaient les choses très au sérieux et étaient très fiers »

Marie-Christine Blayac

« Les ateliers théâtre durent une heure quarante cinq mais je consacre toujours un quart d'heure au début et un autre à la fin pour que les enfants puissent, sans les obliger à rien, nommer des choses, critiquer aussi, ils aiment bien. L'auto évaluation, c'est un exercice quotidien. De toute façon, les enfants sont demandeurs de ces temps-là. »

Francis Marques

«Un groupe de huit personnes a souhaité faire du théâtre ce qui a donné lieu à la création d'un atelier auquel j'ai participé. Nous avons travaillé l'improvisation avec une comédienne autour d'un texte de Raymond Queneau. A chaque fin de séance, nous prenions un quart d'heure, vingt minutes pour se parler de ce que nous venions de vivre. Celui qui voulait dire quelque chose s'exprimait. A la fin de l'année en mai, le groupe a décidé d'aller dans un Festival de théâtre amateur à Lescar près de Pau. Il s'agissait de se confronter à d'autres groupes. »

Jean-Louis Nicolet

- **les spectacles, les expositions, pour « donner à voir »**

Donner à voir représente une partie de l'évaluation afin de rendre visible l'invisible et créer un évènement fédérateur, source de fierté commune.

« Le groupe est arrivé au Festival de théâtre de Lescar sous le nom des « Révoltés du bocal ». Il a été applaudi par la centaine de personnes présentes et a reçu un prix : « Le coup de cœur du jury » pour récompenser le travail accompli. Nous avons filmé la représentation et les membres du groupe ont souhaité en faire un DVD qui comprendrait aussi des témoignages. Les interviews filmées ont été faites avec un professionnel. A partir de là, les personnes du groupe ont pensé qu'il fallait que cette parole, ce travail soient transmis « aux politiques ». Nous l'avons inclus au bilan donné aux financeurs. Et nous avons reçu un courrier nous disant qu'ils nous soutiendraient si nous souhaitions continuer à travailler avec une comédienne. L'évaluation tout au long de l'action a permis de se réajuster en fonction des attentes du groupe et l'évaluation finale avec un support

vidéo a été une demande des participants dans le sens de rendre visible ce que nous avons vécu de fort ensemble. »

Jean-Louis Nicolet

« Quelques soient les formes choisies, exposition, spectacle... donner à voir, à l'extérieur du lieu de création le travail réalisé est très important. Dans le cas de notre atelier d'écriture avec les mamans au collège, cela avait contribué à changer le regard des enfants sur leur mère mais aussi celui que les enseignants portaient sur les parents. »

Zahra Younessi

« Nous avons fait différentes expositions des textes et des gravures réalisés par les enfants. Il y a eu celle au Rectorat avec invitation du recteur à laquelle nous avons invité le représentant de la DRAC qui nous finance. Puis celle initiée par la DRAC pour laquelle il y avait une inauguration tout à fait officielle. Un tel évènement est source de rencontres nouvelles et d'ouverture des enfants et de leur travail à des milieux différents. Ils y gagnent une reconnaissance nouvelle. »

Nathalie Gendre

« Parfois nous demandons aux participants si nous pouvons filmer, prendre des photos. Ces supports constituent des traces des réalisations, des rencontres. Si nous faisons un spectacle, chacun repart avec un DVD. Quand il s'agit d'arts plastiques, nous faisons une exposition, etc. La trace permet de faire exister les choses, de transmettre aux familles et dans le quartier. Ces traces qui rendent visible l'invisible sont aussi retransmises aux élus. »

Carine Guilbert

« Ces occasions de montrer à d'autres ce que l'on a fait ensemble, représentent une partie de l'évaluation. Elles permettent de prendre conscience de son travail personnel, du travail collectif, d'avoir des réactions d'un public, et d'entrer en dialogue avec d'autres à partir de l'expérience artistique elle-même. Et puis au-delà des mots, des analyses, il faut aussi pouvoir retenir la force des œuvres dans l'évaluation parce que nous sommes très inégaux dans notre capacité à dire avec des mots ce qui nous touche. Tous les ans, nous faisons des bilans de notre atelier chant. Nous nous parlons et chacun peut écrire. Mais je constate que ce sont toujours les mêmes qui écrivent si l'on n'aide pas les autres à exprimer ce qu'ils ont à dire. C'est un vrai travail sur soi qui n'est pas facile pour tout le monde. Quand nous avons été invités à participer à un débat dans le cadre de Lille 2004, Capitale Européenne de la culture, sur le thème de l'accès à la culture et aux pratiques artistiques, nous avons accepté à la condition de passer la moitié du temps à chanter avec la salle. La discussion a pu s'engager après cette première communication entre nous tous, par l'œuvre.

Brigitte Bourcier

VI- En amont d'une auto évaluation finale : la valeur particulière des écrits au fil de l'action comme support, outil privilégié, de l'auto évaluation.

L'après-midi comme le matin, les participants ont réaffirmé l'importance des récits écrits pendant le déroulement du projet. Plusieurs participants à la journée ont fait état de leur expérience :

- Ecrits individuels ou collectifs, des porteurs de l'action : carnet de bord quand ils sont très réguliers et liés au rythme de l'action ou bilans réguliers quand ils sont moins fréquents.
- Ecrits individuels ou collectifs des participants à l'action.

Le tout peut être consigné pendant toute la durée du projet. Ces écrits représentent une source importante de la future évaluation à condition de les manier avec prudence.

« J'ai réagi ce matin sur la question du livre de bord dont il a été question avec Nathalie Gendre parce que je pense que c'est un outil extrêmement précieux mais difficile à tenir. Elle a expliqué que les membres de l'équipe s'obligent à écrire ce qui s'est passé. Je l'ai expérimenté de très nombreuses fois avec les équipes avec lesquelles j'ai pu travailler. Je crois que c'est une exigence qu'il faut que nous ayons. C'est très difficile mais j'ai envie de m'inscrire en faux quand on dit que ce n'est pas possible. »

Christine Attali Marot

Ces fragments de vie qui racontent une histoire, pas toujours en lien avec un questionnaire ou une interview, mais à partir de l'observation, du vécu, ne peuvent pas être écrits par une personne extérieure à l'action. Ce n'est pas à ce stade, ni à ce niveau, qu'un tiers peut être associé à l'évaluation, d'où encore une fois le choix du terme « auto évaluation ».

Quelques exemples :

« Dans le cadre de l'activité de notre maison culturelle à Luxembourg, j'écris assez facilement des rapports quotidiens. Mais ma difficulté tient ensuite à savoir comment reprendre tous ces rapports en équipe, pour en tirer une connaissance utile pour notre évaluation et pour l'avenir. »

Christiane Giovannoni

« Les écrits posent la question de la confidentialité. Nous expliquons aux personnes qui viennent dans nos ateliers que l'on va faire la description de la séance, écrire ce qu'ils en pensent et on leur demande ce que nous pouvons en faire. Si nous réalisons un DVD ensemble, nous leur demandons si nous pouvons le diffuser. Il ne faut pas que les gens se retrouvent piégés. Mais pour moi c'est toujours un problème l'écrit parce qu'ils restent et que je ne sais pas qui peut un jour accéder aux archives. Et le danger c'est que les gens parlent aussi d'eux-mêmes, de leur vie. Alors c'est vrai que je n'ai pas tendance à écrire beaucoup. »

Jean-Louis Nicolet

«Je suis engagé actuellement dans un projet d'écriture autobiographique avec une femme d'origine très pauvre. Je me situe comme un cueilleur de paroles de vie. Mais je ne note pas tout. Il y a des moments où les personnes se laissent emporter et disent des choses qu'elles ne maîtrisent pas et qui ne sont pas constructives non plus pour elles-mêmes. Et ensuite elles regrettent ces paroles. Elles me disent qu'elles ne voulaient pas dire ceci ou cela. Je leur dis d'emblée que si je note c'est parce que je crois qu'elles ont quelque chose à dire qui touche au collectif, qu'il est intéressant pour d'autres de l'entendre et que ce n'est pas pour les analyser. Je ne suis pas psychologue. Je suis dans un autre partenariat qui consiste plus à être porte voix de ce qu'elles ont à dire de constructif pour nous tous. »

Noldi Christen

« C'est le fait de notre propre dynamique de noter ce qui se passe dans les séances de lecture, les effets sur les enfants, leur évolution à partir de nos critères. Nos rapports d'activité annuels sont nourris de ces observations. Depuis environ 18 ans qu'existe cette action, Juliette Campagne, directrice de « Lis avec moi » souhaite retransmettre chaque année ces bilans aux financeurs qui nous sont fidèles. C'est pour nous un devoir moral.»

Giovanna Postuma

«Prendre du temps pour écrire après chaque séance ce qui s'est passé sans interpréter. Ce sont les faits qui parlent le mieux. »

Nathalie Genre

VII- La « sollicitation d'un tiers » dans le travail d'auto évaluation, non pas dans le cadre d'un contrôle, mais pour bénéficier d'un regard extérieur bienveillant qui aide à prendre du recul et à se poser quelques questions.

Les deux expériences d'auto évaluation présentées le matin ont donné lieu à la participation d'un intervenant extérieur en soutien à l'auto évaluation, aussi bien dans le cas de l'atelier d'écriture d'ATD Quart Monde que dans le cas de Solexine.

Le débat s'est poursuivi l'après midi dans les groupes pour savoir quelle devait être la place de cet intervenant extérieur sollicité.

Il ressort de l'ensemble des expériences menées et rapportées que cette personne ne participe pas elle-même à l'action. Son rôle n'est pas celui d'un observateur-évaluateur dans l'action, mais d'un référent extérieur qui intervient dans un autre temps pour aider à prendre du recul et qui n'enlève rien à la responsabilité des meneurs de l'action d'évaluer par eux-mêmes.

Quatre autres exemples de recours à une personne-ressource extérieure :

« Dans une action de relation parents-enfants à la cité de promotion familiale de Noisy-le-Grand du Mouvement ATD Quart Monde, nous avons un temps d'écriture à chaque fin de séance ainsi qu'une séance de travail mensuelle avec une psychologue de l'association

Pikler Lóczi². Ce dispositif nous a permis de valider notre action au regard de notre objectif. Cette action avait au départ pour objectif de donner l'occasion aux parents d'accompagner leur enfant dans une des activités qui lui était destinée (travaux manuels, cuisine, jeux...). Mais en observant, au fil des mois, ce qui se passait, en relisant nos écrits, nous avons pris conscience de petites choses qui sur le moment nous ont paru anodines : nous avons découvert, que les parents avaient un vrai plaisir à faire pour eux-mêmes ces activités. La simplicité de réalisation d'un bel objet, par exemple, les rendait visiblement heureux, d'autant plus qu'ils le faisaient « pour » leur enfant, ce qui était valorisant. Et quelque chose, de l'ordre du plaisir personnel, circulait. Les enfants allaient et venaient librement. Ce lieu étant adapté pour eux, ils passaient quelques instants avec leur parent pour suivre les opérations et participer, puis repartaient jouer plus loin, revenaient pour faire un câlin, etc. Et la psychologue qui pouvait observer l'ensemble de la situation, évoquait un « plaisir en cascade » : notre propre plaisir d'être là et de faire des activités qui nous plaisaient « tombait » sur les parents, qui à leur tour éprouvaient un plaisir qui « tombait » lui aussi sur leur enfant.

L'objectif premier étant que les parents et les enfants passent du bon temps ensemble et que les parents reprennent confiance dans leur rôle de parents, nous avons évalué qu'il était rempli dans cette action. Nous avons donc jugé que peu importait que la méthode imaginée au départ soit modifiée, le principal étant avec le recul, de constater que l'objectif était atteint. Ce sont nos temps d'écriture et ce regard extérieur qui nous ont permis de le vérifier. »

Marie Aubinais

« Nous avons la chance d'avoir au musée, une cellule d'évaluation. J'ai écrit le questionnaire destiné aux familles mais la cellule évaluation y a porté un regard. Nous allons travailler ensemble pour approfondir notre travail avec les associations et réfléchir à ce vers quoi nous orienter dans le cadre de notre futur Musée des Confluences. Nous voudrions notamment construire des échanges plus importants, avec des bénévoles et des responsables d'associations pour savoir si nous pourrions nous former ensemble.»

Aline Setrakian

« Ce n'est pas toujours simple de faire une auto évaluation. Pour cela, nous avons fait appel à un sociologue qui travaille pour le service des études locales de la ville. Son regard extérieur nous a aidés à prendre du recul, à nous questionner sur nos pratiques. »
Zahra Younessi

« En 1989, un protocole d'accord a été signé entre le ministère de la culture et le ministère des affaires sociales avec un déblocage de fonds pour promouvoir les pratiques d'éveil artistique et culturel auprès des tout petits. La Direction du Développement et de la Formation, à l'époque, nous a demandé, à Enfance et Musique, puisque nous faisons partie des pionniers de ce secteur, de les aider à penser l'évaluation des projets. Nous ne pouvions pas répondre à cette question et nous avons

² Lóczy est le nom d'une pouponnière [hongroise](#) créée en 1947 à [Budapest](#) pour les orphelins de guerre. La maison de Lóczy est célèbre pour la [pédagogie](#) innovante qui a été mise en place par sa directrice, la [pédiatre](#) hongroise [Emmi Pikler](#)

proposé de travailler à la construction d'un outil d'auto évaluation pour que les équipes puissent qualifier leur travail et bénéficier d'un tableau de bord pour l'action. Ce travail a débouché sur la publication d'un ouvrage : *Le guide d'accompagnement des pratiques d'éveil culturel*. Pour le réaliser, nous sommes allés à la rencontre des personnes qui menaient des actions à travers la France. Nous avons mené des entretiens ouverts qui ont manifestement aidé les équipes à reconstituer un regard sur leur propre action. Elles ne nous avaient pas sollicités mais le résultat a tout de même été de cet ordre-là.»

Christine Attali Marot

CONCLUSION

La journée de rencontre n'a bien sûr pas permis de faire le tour de la question de l'auto évaluation. Certaines questions sont restées en suspens comme par exemple celle de son financement. Doit-elle être programmée et inscrite au budget prévisionnel des actions menées au moment des recherches de financements ? Dans quelle mesure, le financement n'est-il pas indispensable quand l'action se met « en parenthèse » pendant l'auto évaluation ? Les débats de la journée n'ont pas donné suffisamment d'éléments de comparaison sur ce sujet pour pouvoir en faire état.

Il est possible de retrouver ce compte rendu sur le site du Mouvement ATD Quart Monde France, comme tous les autres comptes rendus des rencontres précédentes du réseau Wresinski culture :

http://www.atd-quartmonde.asso.fr/article.php3?id_article=149

PRÉSENTATION DES PERSONNES QUI ONT PRIS LA PAROLE

Christine ATTALI MAROT, pédiatre de formation, a rejoint depuis une quinzaine d'années, l'équipe de l'association *Enfance et Musique* située à Pantin en Seine-Saint-Denis. Cette association fondée en 1981 par Marc Caillard, musicien, a pour objet de promouvoir la place de l'art et de la culture vivante dans la vie familiale et sociale du tout petit. L'équipe est composée de professionnels de la culture, d'artistes et de professionnels de la petite enfance. Elle forme les professionnels de la petite enfance : auxiliaires de puériculture, éducatrices de jeunes enfants, orthophonistes, infirmières, éducateurs spécialisés... Enfance et Musique est aussi un espace de création musicale et de création de spectacles qui se déplacent dans les lieux de vie des tout-petits et enfin l'association développe une activité de recherche-action en relation avec des structures de quartier.

Marie AUBINAIS, rédactrice de journaux pour enfants (Bayard, Fleurus), alliée du Mouvement ATD Quart Monde, à la coordination des bibliothèques de rue de Paris, et engagée dans l'écriture d'un guide pratique des bibliothèques de rue à partir de multiples exemples en France et dans le monde dont la parution est prévue pour 2009.

Blandine AURENCHE, bibliothécaire, est responsable de la future médiathèque *Réunion* à Paris 20^e qui ouvrira au public à l'été 2009 en remplacement de la bibliothèque Orteaux. Cette structure de 960 m² sera destinée à la jeunesse et à la famille. Blandine Aurenche a collaboré avec ATD Quart Monde dans ses précédents postes dans le 19^e, notamment à la Bibliothèque Crimée où elle a accueilli une médiatrice du livre de la formation pilote³ mise en œuvre par la Direction du livre et le Mouvement ATD Quart Monde.

Marie-Christine BLAYAC, enseignante en CLIN (Classe d'initiation au français pour enfants non francophones) en élémentaire à Lille. Elle mène un projet lecture avec Giovanna Postuma, lectrice de l'ADNSEA (action *Lis avec Moi*). Elle sort de l'école pour aller à la rencontre des familles, d'autres classes et organiser des temps de lecture dans différents types de lieux, au domicile, dans les musées... avec l'idée de réunir parents et enfants.

³ Pour plus d'informations sur la formation pilote, se reporter à l'annexe des actes de la rencontre nationale du réseau Wresinski culture du 13 septembre 2002 « Des projets culturels et artistiques ouverts à tous grâce au partenariat » pp 46-49.

Lien : http://www.atd-quartmonde.asso.fr/article.php?id_article=149

Brigitte BOURCIER, volontaire permanente du Mouvement ATD Quart Monde depuis de nombreuses années. Après des missions en France et à l'étranger, elle a animé pendant plusieurs années l'Université Populaire d'Ile de France d'ATD Quart Monde. Elle est à l'origine avec Jean-Paul Baget, chef de chœur, de la création d'un atelier chant dans le cadre de cette Université Populaire. Depuis 10 ans, cet atelier réunit autour du chant, des personnes issues de milieux très différents : certaines qui ont connu la misère ou vivent encore dans une situation très difficile et des personnes ayant une place reconnue dans la société. Cet atelier arrive dans une phase d'évaluation.

Emmanuelle CABILLE BEAUMONT, médiatrice culturelle à la direction de la culture du Conseil régional Nord-Pas-de-Calais. Elle contribue à l'opération « Les beffrois du Louvre-Lens » dans le cadre de l'ouverture en 2009 du musée du Louvre à Lens. Cette action prend pour modèle ce qui avait été tenté pour Lille 2004, capitale européenne de la culture : elle était médiatrice dans le cadre du projet "Les beffrois de la culture" qui consistait à faire sortir de musées nationaux des œuvres de grands artistes (Rembrandt, Rodin, Picasso...) Différents musées nationaux avaient accepté de faire circuler des œuvres de grands artistes (peintures, sculptures...) dans plusieurs communes de la région, dans des lieux divers (mairie, centre culturel,...) habituellement non utilisées pour l'exposition d'œuvres - 12 lieux, 12 mois, 12 expositions. En partenariat avec des associations locales, ce projet itinérant original avait permis de faire découvrir des œuvres à un public dans son propre lieu de vie.

Isabelle CANIOT, bibliothécaire, responsable de la *médiathèque Moulins* dans un quartier de Lille. Cette bibliothèque n'a pas cessé de mener des actions hors les murs depuis l'arrivée au début des années 90 d'une médiatrice du livre issue de la formation pilote mise en œuvre conjointement par la direction du livre et le Mouvement ATD Quart Monde⁴. Isabelle Caniot, qui travaillait déjà sur place, a suivi toute cette expérience et a contribué depuis, à une réorganisation de l'activité de la bibliothèque pour toucher à l'extérieur, grâce notamment à des bibliothèques de rue et avec l'aide de partenaires, les enfants et les familles peu familiarisés avec le livre, qui ne viennent pas à la bibliothèque.

Marie-Laure CAYOL, chargée de l'accueil au centre d'animation Binet dans le 18^e à Paris, et en formation d'animatrice. Elle a été en relation avec ATD Quart Monde à partir de 1992 dans le cadre d'une bibliothèque de rue qui se déroulait dans le quartier. Elle est particulièrement sensible avec la directrice adjointe, à favoriser la participation des habitants du quartier, enfants et adultes, qui ne peuvent pas payer des activités.

Michel CHARBONNEL, allié du Mouvement ATD Quart Monde à Marseille. Il a animé bénévolement pendant dix ans, des ateliers de théâtre (écriture, jeu et mise en scène)

⁴ Formation pilote : voir page précédente

dans les quartiers nord de la ville (Les Micouliers, St Joseph) avec des élèves scolarisés en ZEP.

Noldi CHRISTEN, volontaire permanent du Mouvement ATD Quart Monde depuis de nombreuses années. Depuis 1985, il vit au centre national du Mouvement en Suisse dans le canton de Fribourg. Il a mené pendant plusieurs années des projets avec les enfants, dans le cadre de la branche internationale Tapori⁵ Depuis plusieurs années, il est chargé de la coordination des projets culturels d'ATD Quart Monde en Europe. Il mène actuellement un projet d'écriture et de publication d'un récit autobiographique avec une femme issue d'un milieu très pauvre.

Anne-Florence DAUCHEZ, danseuse chorégraphe installée en Alsace. Elle est convaincue que toute personne qu'elles que soient ses conditions de vie, peut être touchée par le travail de la danse. Elle a une expérience de travail avec des détenus, des personnes handicapées physiques ou handicapées mentales. Elle vient de faire l'expérience de visites guidées avec proposition de danse au musée des Beaux-arts de Mulhouse.

Sabrina DEVIN, animatrice dans l'antenne culturelle *l'orange bleue* de l'association *Martine Bernard* située à Lille dans le quartier de Wazemmes et en particulier dans le secteur appelé *Mexico*. Ce secteur de Wazemmes est un îlot de rues où les personnes sont en situation d'exclusion, coupée du quartier de Wazemmes par un boulevard qui les sépare des passages vers la maison de quartier, les centres culturels. Elle travaille en partenariat avec un collectif d'associations *Le collectif Mexico* pour mettre en œuvre des projets communs, des temps forts et festifs dans le quartier.

Christiane GIOVANNONI, alliée du Mouvement ATD Quart Monde au Luxembourg. Elle participe activement depuis de nombreuses années à l'animation de *La maison culturelle* du Mouvement à Luxembourg. Différents projets ont été menés pour favoriser la rencontre et la production artistique associant des familles très pauvres et des artistes à l'occasion du 17 octobre, journée mondiale du refus de la misère, des *semaines de l'avenir partagé*, des bibliothèques de rue ou de différents ateliers de création.

Carine GUILBERT, coordinatrice insertion culture au Conseil Général du Nord. Elle met en relation des travailleurs sociaux, des artistes et des professionnels de la culture pour la mise en œuvre de projets artistiques ou culturels dans le champ social.

⁵ Tapori : voir lexique

Annie GUILLERME, stagiaire auprès de l'équipe d'ATD Quart Monde de Rennes qu'elle a ensuite intégré en tant qu'alliée⁶, elle a participé à la construction d'un partenariat entre ATD Quart Monde Bretagne et *Les champs libres*, établissement culturel majeur de la ville de Rennes qui réunit sous un même toit depuis son ouverture en 2006, la bibliothèque d'agglomération, le musée de Bretagne et l'Espace des Sciences. Ce partenariat consiste notamment à accueillir l'Université Populaire Quart Monde⁷ de la région.

Marie KOEPERICH, animatrice à l'association *Le Maître Mot* à Bruxelles. Cette association fondée en 1996 favorise l'apprentissage de la lecture et la connaissance de la langue narrative dès le plus jeune âge. Les animateurs vont à la rencontre des enfants issus de familles défavorisées dans des maisons d'accueil, des hôpitaux, des consultations, des écoles. Ils sillonnent aussi les quartiers avec la camionnette «Livres en voyages», lors des fêtes de quartier, pendant les vacances solaires, et les mercredis après-midi. Les animateurs lisent des histoires aux enfants en présence de leurs parents.

Christine LE GALL, directrice adjointe du Centre d'animation Binet de la Ville de Paris (18^e) dans un quartier classé *Politique de la ville*. Depuis plusieurs années, elle cherche avec des partenaires locaux à rejoindre des familles qui ne participent pas aux activités du centre, grâce à la mise en œuvre d'ateliers ouverts et d'*ateliers familiaux*. Des expositions de jeunes artistes sont aussi l'occasion d'associer les habitants du quartier à la vie du centre qui propose aussi des sorties familiales dans des lieux culturels de proximité.

Francis MARQUES, formateur en expression théâtrale. Il travaille au sein de deux associations « Art et Education » pour la formation artistique des enfants et « Fra Angelico » pour la formation des adultes. Il intervient depuis 8 ans à la cité de promotion familiale de Noisy-le-Grand où est né le Mouvement ATD Quart Monde. Il y anime des ateliers théâtre hebdomadaires pour adultes et pour enfants. Certains de ces enfants participent à l'*Académie internationale de Théâtre* pour enfants initiée par son association. Le dernier projet en date de ses ateliers à Noisy a été le spectacle *Antigone*, d'après le roman de Henry Bauchau, 50 ans après l'*Antigone* montée par Catherine de Seynes Bazaine, dans le camp des sans-logis de Noisy avec les familles fondatrices du Mouvement.

Marie-Noëlle MATHIEU, responsable du service d'action culturelle du Musée de l'Ile de France à Sceaux (92) et alliée du Mouvement ATD Quart Monde. Elle a participé pendant plusieurs années à des bibliothèques de rue dans Paris. Elle cherche à

⁶ Allié : voir lexique

⁷ Université populaire : voir lexique

développer des partenariats de proximité lui permettant de rejoindre des publics peu familiarisés avec le musée.

Nathalie MONIN VOELKER, coordinatrice des actions culturelles et sportives au Secours Populaire Français. Ces actions sont menées par les différentes équipes de bénévoles des permanences d'accueil (1300) en France qui accompagnent des personnes en difficulté. Les différentes initiatives consistent à faciliter l'accès des personnes aux activités culturelles et aux établissements culturels (théâtre, musée, ...) par un accompagnement ou à favoriser la création et la participation à des projets (écriture, théâtre...).

Jean-Louis NICOLET, éducateur spécialisé au sein des *Espaces solidaires* du CCAS (Centre Communal d'Action Sociale) de Besançon. Après avoir été responsable d'un accueil de jour, sa mission est à présent, non pas un accompagnement individuel mais une participation à des ateliers collectifs ouverts à tous publics et menés en binôme par un travailleur social et un professionnel du domaine, sur la base des attentes des personnes qui y participent (ateliers photo, arts plastiques, théâtre...). Les *Créateliers* ont le souci d'être des lieux de création qui réunissent des personnes connues du centre communal d'action sociale et les autres habitants de Besançon.

Giovanna POSTUMA, lectrice depuis 1990 au sein de l'action « *Lis avec moi* » portée par l'association *ANDSEA (Association Départementale du Nord pour la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence et des Jeunes Adultes)* située à Lille dont la vocation est de favoriser la lecture des enfants et des jeunes peu familiarisés avec les livres, en partenariat avec les parents. Elle intervient en PMI, dans les écoles, en bibliothèque municipale, à l'hôpital, dans les familles. Elle est également en relation avec des familles de Lille ou Roubaix dont certaines sont logées en centre d'hébergement. Elle a également un engagement personnel avec des familles très pauvres de Tourcoing.

Sylvain RASAMY, éducateur spécialisé à *L'orange Bleue*, le pôle culturel de l'association *Martine Bernard*, située dans le quartier de Wazemmes à Lille. Il s'agit d'un accueil d'allocataires du RMI ou d'ayant droits qui arrivent via des employés du CCAS ou des référents RMI. Il leur est proposé sous forme d'adhésion libre une série d'activités : informatique, arts plastiques, théâtre, groupe de réflexion, menuiserie..., un jeudi sur deux, financées par le Conseil Général.

Christine RIVOIRE, bibliothécaire à Grenoble au service *Bibliothèque Relais lecture* de la bibliothèque municipale. Ce service de huit personnes ne travaille qu'avec des collectivités, des organismes privés ou publics pour rejoindre des personnes « éloignées de la culture et de la lecture » via des personnes relais dans ces structures. Son activité s'effectue donc surtout à l'extérieur de la bibliothèque, notamment dans des Centres

d'Hébergement et de Réinsertion Sociale, en prison au centre de semi liberté, dans des structures sociales d'accueil de personnes à la rue, des structures de soins... L'équipe propose un dépôt et un prêt de livres et des animations diverses autour du livre.

Odile ROBITAILLE, animatrice salariée de l'Association *CARDAN* à Amiens. L'association travaille à l'accès à la culture pour tous depuis 1978 en organisant des actions de formation pour les adultes et des actions de développement de la lecture dans les quartiers. Une centaine de bénévoles renforce l'équipe salariée. La bibliothèque de rue du quartier nord, commencée en 1984, a donné naissance à « L'Espace lecture » appartement F3 aménagé en bibliothèque, au cœur de ce quartier dit « sensible ». Des partenariats se sont noués notamment avec la bibliothèque municipale et la maison de la culture.

Aline SETRAKIAN, au service des publics du muséum à Lyon, futur musée des Confluences. Sa mission consiste à rejoindre « les publics éloignés » du musée en développant des projets avec des associations à caractère social ou humanitaire telles que *le Secours Catholique, le Secours Populaire, Forum Réfugiés*. Elle participe au projet du futur musée des Confluence et à son engagement social.

Annie VUILLERMOZ, bibliothécaire à Grenoble, depuis plusieurs années à *la bibliothèque des Relais lecture*, un service dont la vocation est de rejoindre les publics qui ne viennent pas dans les bibliothèques de la ville via des personnes relais. Cette structure travaille donc avec des structures associatives ou institutionnelles, avec des professionnels et des bénévoles du champ social : centre d'accueil, centre d'hébergement, maison d'arrêt, maisons de retraite... Les bibliothécaires de ce service mènent dans ces lieux de vie, des actions autour du livre : prêt, lectures, animations diverses.

Zahra YOUNESSI, directrice du centre social Plaine, à la Plaine Saint-Denis. L'équipement conjugue une permanence d'accès aux droits, des services juridiques d'insertion et des activités culturelles et artistiques ouvertes à tous : ludothèque, bibliothèque, atelier d'arts plastiques, compagnie de théâtre en résidence, musiques actuelles, sorties familiales...

Qu'est ce qu'un réseau Wresinski du mouvement ATD Quart Monde ?

Les réseaux Wresinski sont issus du rapport "Grande pauvreté économique et sociale" du Conseil Economique et Social (1987). Ce rapport introduit trois éléments essentiels et porteurs de transformation dans l'approche de la grande pauvreté :

1. La misère est une violation des droits de l'Homme

Elle prive ceux qui la subissent de l'effectivité de leurs droits fondamentaux et ces droits fondamentaux sont constitutifs des Droits de l'Homme. Lutter contre la misère, c'est donc lutter pour le respect des Droits de l'Homme.

2. Il faut une politique globale pour lutter contre la misère

Les droits fondamentaux sont indivisibles. Pour bien lutter contre la misère, il faut donc prendre les personnes dans leur globalité.

3. C'est avec les personnes en grande pauvreté que l'on doit élaborer les projets.

Seules les personnes démunies peuvent dire ce qu'elles vivent. Il faut les associer à la réflexion, l'élaboration, la mise en œuvre et l'évaluation des actions.

Ces trois éléments adoptés par le CES sont au cœur des objectifs des sept réseaux Wresinski (habitat/ville, travail/métiers, santé, famille, école, vacances, et culture).

Les réseaux Wresinski ont en outre le rôle d'organe de propositions, de vigilance et d'évaluation de la loi d'orientation relative à la lutte contre les exclusions de 1998. Depuis son adoption, "la lutte contre les exclusions est un impératif national" (art 1). Elle tend à garantir l'accès effectif à l'ensemble des droits fondamentaux. L'article 140 affirme plus précisément le droit à l'égalité des chances par l'éducation et la culture.

Concrètement, les réseaux Wresinski réunissent des professionnels qui dans leur domaine d'activité, ont le souci d'atteindre les personnes les plus démunies et de les associer aux décisions les concernant. Ces plates-formes d'échanges ont pour mission :

- le partage de la connaissance acquise auprès de personnes démunies,
- le partage de la connaissance du fonctionnement et du dysfonctionnement de la société à leur égard dans les différents métiers,
- le soutien à l'engagement des professionnels,
- la mutualisation des "bonnes pratiques" qui portent leurs fruits,
- la participation à la création d'un courant du refus de la misère et de l'exclusion.

Qu'est ce que le réseau Wresinski culture ?

Le réseau Wresinski culture se définit comme une plateforme d'échanges pour les professionnels au sens large, dont les pratiques témoignent d'un engagement dans la lutte contre les exclusions.

Il réunit actuellement 280 membres (personnel d'institutions culturelles : bibliothèque, musée, théâtre ; salariés ou bénévoles d'associations ayant une vocation culturelle ; artistes, enseignants et formateurs dans le domaine artistique et culturel ; travailleurs sociaux ; représentants des pouvoirs publics ; membres du Mouvement ATD Quart Monde engagés dans des actions culturelles ou artistiques).

Les activités culturelles et artistiques représentées sont diverses : lecture, écriture, conte, poésie, chant, arts plastiques, théâtre, sorties culturelles... Certains professionnels, membres du réseau, ont mené ou mènent encore des actions en partenariat avec le Mouvement ATD Quart Monde, d'autres pas.

Contact :

Anne de Margerie, animatrice du réseau Wresinski culture
Mouvement ATD Quart Monde
33 rue Bergère - 75009 Paris -
tél. 01.42.46.81.95
reseau.culture@atd-quartmonde.org

Agnès Durand, co-animatrice et responsable des relations du réseau en région PACA
agnes.du@numericable.fr

LEXIQUE

Alliés : Citoyens de tous horizons, engagés dans leur milieu (professionnel, culturel, syndical, politique, religieux...) à faire connaître la réalité de vie des populations qui vivent dans la grande pauvreté et les moyens proposés par le Mouvement ATD Quart Monde pour enrayer la misère. Certains d'entre eux sont engagés au sein de quartiers défavorisés, aux côtés des enfants, des jeunes ou des adultes.

Joseph Wresinski : 1917-1988. Né à Angers, dans un quartier pauvre, de parents immigrés (père polonais, mère espagnole) De 13 à 19 ans, il travaille comme pâtissier, période au cours de laquelle il rencontre la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. En 1936, il entre au petit séminaire. Il est ordonné en 1946. Il est nommé vicaire à Tergnier, puis curé à Dhuizel (Oise). En 1956, son évêque lui propose d'aller rencontrer les familles qui habitent le camp des sans-logis à Noisy-le-Grand, dans la région parisienne. Il y reste et fonde ce qui va devenir le Mouvement International ATD Quart monde.

17 octobre ou Journée mondiale du refus de la misère : Le 17 octobre 1987, à l'appel du Père Joseph Wresinski, 100 000 défenseurs des Droits de l'Homme se sont rassemblés sur le Parvis du Trocadéro, à Paris, pour rendre honneur aux victimes de la faim, de la violence et de l'ignorance, pour dire leur refus de la misère et appeler l'humanité à s'unir pour faire respecter les Droits de l'Homme. Une Dalle, proclamant ce message, a été inaugurée à cette occasion sur le Parvis des Droits de l'Homme et des Libertés, là où fut signée, en 1948, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Les 100 000 personnes présentes étaient des citoyens de toutes origines, de tous milieux, et de toutes croyances. Certains représentaient de hautes autorités publiques, internationales, nationales ou locales. D'autres étaient des personnes et des familles vivant elles-mêmes dans la grande pauvreté et y résistant quotidiennement.

Depuis cette date, le 17 octobre de chaque année, les plus pauvres et tous ceux qui refusent la misère et l'exclusion se rassemblent dans le monde entier afin de témoigner de leur solidarité et de leur engagement pour que la dignité et la liberté de tous soient respectées : ainsi est née la Journée Mondiale du Refus de la Misère qui est reconnue par l'ONU, Journée internationale pour l'élimination de la pauvreté depuis 1992.

Militants Quart Monde : Personnes quotidiennement confrontées à la misère, dans leur propre vie, qui ont décidé de prendre durablement une part active au sein du Mouvement ATD Quart Monde à partir de leur implication dans leur milieu.

Mouvement ATD Quart Monde : Créé en 1957 par le père Joseph Wresinski et quelques familles très pauvres du camp des sans-logis de Noisy-le-Grand. Mouvement international, ses objectifs d'action prioritaires sont : détruire la misère par l'accès aux moyens nécessaires pour vivre en famille, l'accès au savoir, à la culture, à la formation et

la prise de parole dans les débats publics. Mouvement familial, des Droits de l'Homme et pour la paix, il fait partie d'Organisations Internationales Non Gouvernementales (OING) et se fait le porte-parole des familles très pauvres auprès des organisations internationales comme le Conseil Economique et Social, l'ONU, l'UNICEF, l'UNESCO, le BIT, le Conseil de l'Europe...

Permanents (Volontaires) ATD Quart Monde : Hommes et femmes, célibataires ou mariés, d'origine sociale et de professions très variées, de toutes nationalités, ils rejoignent le Mouvement ATD Quart monde, acceptant un salaire minimum ainsi que la vie et le travail d'équipe. Ils sont presque 400 à travers le monde, répartis dans 23 pays.

Semaine de l'avenir partagé : Des professionnels, des artisans, des artistes, des habitants du quartier ou du village... sont invités à venir partager leur savoir-faire, leur art au cœur des quartiers défavorisés ou dans des lieux publics pour créer des moments de fête et d'amitié avec les enfants et leurs familles. Ces temps de partage de savoir organisés par le Mouvement ATD Quart Monde permettent une rencontre entre des personnes de tous milieux, le plus souvent au cœur de l'été.

Tapori : branche enfance du Mouvement international ATD Quart Monde, Tapori est un courant d'amitié entre enfants, de tous milieux à travers le monde, qui s'engagent là où ils sont, pour que tous les enfants aient les mêmes chances.
<http://www.tapori.org/site/fr>

Université Populaire Quart Monde : Lieu de rencontre, de formation réciproque entre des adultes vivant la pauvreté et des citoyens qui s'engagent à leurs côtés. Les participants débattent autour d'un thème qu'ils ont préparé, ils apportent leurs réflexions, leurs suggestions et leurs questions. Régulièrement, des invités participent, interviennent et se forment aussi à l'écoute de ces échanges.

* * * * *